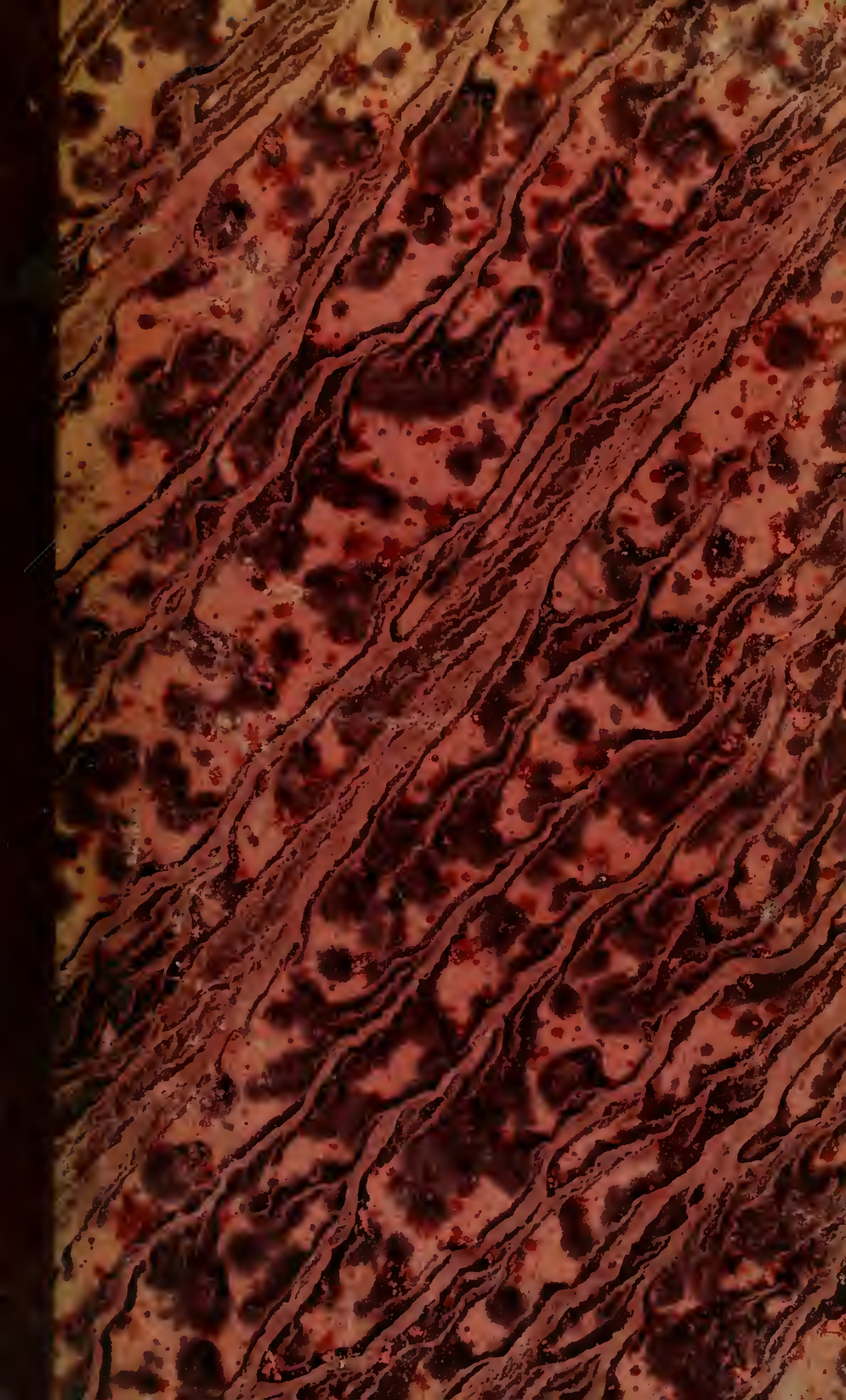
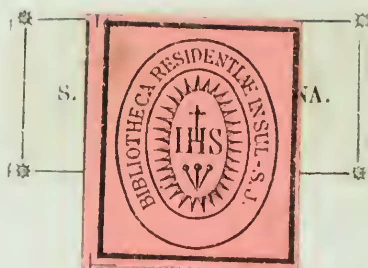



S.
NA.
BIBLIOTHECA RESIDENTIÆ INSUL.-S.J.
IHS

[illegible]

(Synthèse intéressante)

Lamennais pp. 81 – 104 & 108 – 173 –

Révolution de 1830 intellectuelle pp 22-27

Distinction p. 69

L'aventure Saint-Simonienne pp 135-149

LES GÉMISSEMENTS ET LES ESPÉRANCES

DE LA

RELIGION CATHOLIQUE

EN FRANCE.

LES GÉMISSEMENTS

ET

LES ESPÉRANCES

DE LA

RELIGION CATHOLIQUE

EN FRANCE,

OU

De l'Etat Présent et de l'Avenir

DE L'ÉGLISE DE FRANCE.

PAR

Mgr THARIN,

Ancien Evêque de Strasbourg.



MARSEILLE,

MARIUS OLIVE, ÉDITEUR, RUE PARADIS, 47;

PARIS,

LIBRAIRIE D'A. LE CLÈRE ET Ce, IMPRIMEURS DE N. S. P. LE PAPE

ET DE MONSEIGNEUR L'ARCHEVÊQUE DE PARIS,

quai des Augustins, 35.

—

1838

MARSEILLE. — Imprimerie de Marius OLIVE, rue Paradis, 47.

PRÉFACE.

Dans les temps de malheur, l'espérance est un des plus pressants besoins de notre nature ; elle est la dernière ressource des âmes profondément affligées. L'homme qui souffre puise dans ce doux sentiment une force invincible, un courage indomptable, pour demeurer fidèle à ses devoirs au milieu des plus violentes tribulations ; mais s'il vient à perdre ce précieux trésor, triste, déconcerté par de sinistres présages, il porte sans consolations l'énorme poids de la douleur, et son énergie pour le bien s'éteint dans le sommeil de l'abattement.

Or, l'état d'humiliation où se trouve la religion catholique en France depuis la révolution de 1830, les alliances de la maison d'Orléans avec des familles luthériennes d'Allemagne, les efforts inouïs du protestantisme pour se populariser et devenir la religion du pays, et divers autres faits d'une nature affligeante portent le deuil et l'alarme dans le cœur des vrais catho-

liques; plusieurs craignent même que la foi ne périsse dans le royaume de saint Louis.

Nous venons leur adresser des paroles de consolation et d'espérance, afin qu'ils ne se laissent point abattre par une crainte excessive. Notre dessein n'est point de leur dissimuler les maux de l'église de France; mais nous nous proposons de leur en montrer le remède, dans le présent et dans un prochain avenir; ce n'est point un espoir aveugle et mensonger que nous prétendons leur inspirer; c'est une espérance qui nous paraît reposer sur des faits certains et sur la raison éclairée par la foi.

Les lois du moment proscrivent certains regrets et certaines espérances dans l'ordre politique; or, cet écrit est un ouvrage tout religieux : si nous blâmons les actes des ministres, si nous considérons les événements politiques qui se passent sous nos yeux, et qui se préparent dans l'avenir, c'est toujours dans leurs rapports avec la religion; et pour ôter toute équivoque à nos paroles, nous déclarons que lorsque nous nommons le gouvernement et que nous soumettons à la critique son système et sa marche, nous désignons constamment par ce mot ou les ministres qui ne sont plus, ou les ministres du jour. Au reste, quelque rigoureuse que soit la législation actuelle sur les regrets

et les espérances, il n'est point défendu d'ouvrir les yeux, de contempler le présent, de jeter un regard dans l'avenir, d'appeler l'attention des fidèles de l'église catholique sur ce qu'on y voit d'heureux et de consolant pour elle, et de leur répéter ces paroles du divin Maître: *Ayez confiance, j'ai vaincu le monde; confidite, ego vici mundum* (1).

Or, telle est la tâche que nous nous sommes imposée dans la composition de cet écrit. Nous y exprimons notre opinion sur les sentiments de la dynastie régnante, des hommes du pouvoir et de la nation envers la religion catholique; nous parlons de la situation et de l'esprit du clergé; nous signalons les vains efforts du protestantisme et d'autres sectes, pour s'élever en France sur les débris du catholicisme; nous rappelons aux fidèles les promesses d'immortalité faites à la véritable église; nous leur montrons dans l'histoire les signes de la protection divine sur elle, et nous apercevons au sein de l'église de France, qui en est une des plus belles portions, de tels germes de salut, de tels motifs d'espérance, que nous croyons pouvoir leur annoncer comme certain son futur triomphe. Enfin, dans le dernier chapitre, nous leur faisons observer sur une terre

(1) Saint Jean, cap. XVI, v. 33.

étrangère les premiers rayons du jour qui doit répandre sa vivifiante lumière parmi les nations de l'Europe.

Tel est le plan de cet écrit. Si nous sommes assez heureux pour consoler et fortifier la foi des fidèles, notre but sera rempli et nous rendrons mille actions de grâces de ce succès à l'auteur de toute vraie consolation et de toute solide espérance.



LES

GÉMISSEMENTS ET LES ESPÉRANCES

DE LA

RELIGION CATHOLIQUE

EN FRANCE,

OU

DE L'ÉTAT PRÉSENT ET DE L'AVENIR DE L'ÉGLISE DE FRANCE.



CHAPITRE PREMIER.



Des sentiments de la Dynastie régnante envers la Religion Catholique.

Lorsque la révolution calomniait pour détruire, lorsqu'animée par le cruel espoir de frapper au cœur la monarchie légitime, elle aiguisait dans l'ombre ses instruments de mort, toujours elle montra pour la famille d'Orléans les égards dus à son rang. Jamais le chef de cette branche cadette de la maison de Bourbon ne fut désigné par la

faction à la populace ignorante et impie de Paris sous le nom de Jésuite, de congréganiste, d'ami du parti prêtre. Il était d'ailleurs notoire que ce prince réduisait à fort peu de chose ses pratiques de religion ; que l'éducation de ses fils était confiée à des maîtres connus par leur indifférence ou leur aversion pour le culte catholique ; et que les écrivains dont la plume servait avec un zèle infatigable le parti de l'impiété et de la sédition recevaient des invitations aux fêtes du Palais-Royal.

Proclamé roi des Français par les vainqueurs des barricades, le duc d'Orléans, se vit entouré des chefs de cette opposition qui n'avait cessé, durant de longues années, d'abreuver d'outrages la religion et ses ministres. Les abatteurs de croix et les profanateurs des temples se rangèrent autour de son trône pour le protéger et l'affermir. Et quoiqu'il n'eût pas lieu de craindre qu'on diminuât sa popularité, en lui reprochant un excès de dévotion, son gouvernement crut qu'il devait s'empresser de donner un gage de sécurité à l'opinion anti-religieuse

des hommes de la révolution. Par diverses ordonnances publiées dans le cours de l'année 1830, les bourses affectées aux petits séminaires, les secours alloués aux prêtres auxiliaires, et le traitement des cardinaux furent supprimés; on opéra de plus une diminution de moitié sur celui de M. l'Archevêque de Paris. Le clergé ne fit pas entendre une plainte : il se montra résigné d'avance aux rigueurs du nouveau régime.

Cependant, les premiers choix faits pour remplir les siéges épiscopaux vacants furent de nature à causer un juste effroi aux amis de la religion. Il était visible que la politique seule les avait dictés. Aussi de nombreuses réclamations s'élevèrent à ce sujet dans les journaux religieux et légitimistes. Un des ecclésiastiques nommés, alarmé de l'opposition qui se manifestait dans le clergé, fit agréer son refus au gouvernement, et reçut en compensation du siége auquel il renonçait un titre d'évêque *in partibus infidelium.* Un autre, dont la conduite inspira de plus vives appréhensions, et à qui néanmoins le pape Grégoire XVI ne

crut pas devoir refuser des bulles, faute de raisons canoniques assez péremptoires pour rejeter sa nomination, eut l'humiliation de ne pas trouver un seul évêque français qui consentit à le sacrer, et il ne put obtenir la consécration épiscopale que des mains d'un prélat espagnol, ancien évêque de Carthagène, retiré dans la ville d'Aix. Aucun des évêques français auxquels s'adressa le nouvel élu n'ayant voulu remplir les fonctions d'évêque assistant, le prélat consécrateur eut besoin d'une autorisation spéciale du Pape, pour faire seul cette auguste cérémonie. Elle se fit dans un royaume qui compte quatre-vingts évêques, comme dans ces missions lointaines où l'extrême difficulté de réunir trois évêques pour un sacre détermine le souverain Pontife à dispenser de la règle générale établie par les saints Canons.

Sans doute le gouvernement fut étonné, humilié de cette résistance passive qu'il n'avait point prévue; il sentit qu'il était de son intérêt de ne point heurter violemment, par de semblables choix, l'opinion du clergé et des hommes religieux; et depuis cette

époque, Louis-Philippe mieux inspiré, mieux conseillé, a fait pour l'épiscopat de nombreuses nominations dont il faut bénir cette divine Providence, qui, dans les circonstances les plus périlleuses, veille avec un soin maternel au salut de l'Eglise de France. Déjà au temps de l'empire, cette Providence de miséricorde avait étendu sur elle sa main protectrice, pour lui donner des premiers pasteurs éclairés et vertueux; et lorsque Buonaparte, devenu persécuteur du pape Pie VII, essaya de briser les liens de l'unité catholique par l'entremise d'un concile national, ces évêques, qui avaient reçu de lui leur nomination, montrèrent par leur courageuse résistance qu'ils étaient les hommes de la droite de Dieu, pour préserver l'église de France du plus grand des fléaux, du malheur d'un schisme.

On a prétendu que Louis-Philippe ne fait aucun acte de religion dans l'intérieur de son palais : c'est une erreur. Durant notre séjour à Paris en 1835, nous acquîmes la certitude que plusieurs ecclésiastiques remplissaient auprès de lui les fonctions de

chapelains, et que l'un d'eux lui disait la messe le dimanche et les jours de fêtes d'obligation. Quant aux actes publics de religion, ils se réduisent, comme on sait, à quelques mots sur la Providence insérés dans les discours de la couronne, à des services funèbres et à des *Te Deum.* Telle était aussi la dévotion de Buonaparte, qui voulut de plus être sacré par le pape Pie VII, et aux yeux duquel la religion n'était qu'un moyen d'accomplir son système politique; système de paix au dedans de la France pour disposer librement de ses revenus et de sa population; système de guerre au dehors pour reculer indéfiniment les frontières de son vaste empire sur les débris fumants des anciennes monarchies.

Louis-Philippe n'est point né guerrier; son grand désir est de demeurer en paix avec les puissances européennes. Il voudrait bien aussi calmer les passions déchaînées qui s'agitent avec violence autour de sa personne et de son trône, afin de régner tranquillement sur la France, et de transmettre sans secousse un magnifique héritage à ses

fils ; mais une fraction nombreuse des hommes qui l'ont élevé sur le pavois conspire ouvertement contre sa couronne et sa vie. Les légitimistes, étrangers à d'odieux attentats, demeurent inébranlables dans leur opinion politique, et font sans relâche à son gouvernement, sous l'égide des lois, une guerre de plume qui l'inquiète et le tourmente. Chaque jour des espérances sont déçues, des préjugés se dissipent, mille illusions s'évanouissent, et le nouveau trône, vu de mauvais œil par les puissances monarchiques du nord, frémit sous les coups redoublés que lui portent les partis qui divisent la France. Dans cette périlleuse situation, Louis-Philippe sent qu'il est de son intérêt de ne pas susciter de nouveaux embarras à son gouvernement, en opprimant la religion catholique. Peut-être même désirerait-il la protéger ouvertement, pour apaiser et contenir les passions populaires. Mais, d'un autre côté, il n'ignore pas qu'une protection de cette nature ferait jeter les hauts cris aux ennemis les plus acharnés de sa couronne, et déplairait à la masse de ses plus chauds partisans. Et alors il a

résolu de ne point persécuter la religion catholique, et de ne point lui accorder une protection de faveur. Les grâces de son gouvernement tomberont de préférence sur les protestants et même sur les juifs; mais cependant on ne refusera pas au culte catholique, dans l'intérieur des temples, le libre exercice qui lui est assuré par la nouvelle Charte et par les lois du royaume; et l'on distribuera fidèlement au clergé les fonds votés pour lui dans les chambres, comme on les distribue aux ministres des sectes dissidentes. Ne pas persécuter, ne pas favoriser, tel est en deux mots le système politique établi pour fixer les rapports du gouvernement avec les ministres de la religion catholique.

On ne pouvait pas espérer qu'un système plus favorable à la religion serait adopté par les hommes de la révolution de juillet. Mais à la triste nouvelle des mariages protestants conclus au sein de la dynastie régnante, la France catholique s'est émue et a gémi; et ces mariages ont été hautement blâmés par un grand nombre de partisans

du régime présent, comme par les écrivains légitimistes. Des hommes qui assurément ne sont pas dévots, mais qui sont nés et qui veulent mourir catholiques, voient avec un vif mécontentement ces alliances faites entre les princes et princesses de la maison d'Orléans et des familles allemandes, séparées de la religion que professent trente millions de français; l'orgueil national est blessé par la sinistre pensée, qu'une huguenotte pourrait s'asseoir un jour sur le trône de France, et que, dans une autre hypothèse, il ne faudrait que la naissance d'un enfant et deux décès, pour placer dans ses mains les rênes de l'Etat, en qualité de régente.

C'est sans doute pour atténuer l'impression produite dans le public à ce sujet, que M. le duc de Chartres a cru devoir monter à la tribune de la chambre des pairs pour y faire sa profession de foi. Il a protesté qu'il est très bon catholique; il a promis que s'il avait des enfants ils seraient élevés dans la religion de sa famille; et pour justifier son mariage entaché d'hétérodoxie, il

a réclamé la liberté des cultes garantie par la Charte de 1830. Or, cette singulière apologie a été réfutée en peu de mots par M. le marquis de Dreux-Brezé, et la *Gazette de France* y a fait une réponse si précise et si péremptoire, que nous croyons devoir la reproduire ici. « Il paraît », a dit l'auteur de « cette réponse, « que M. le duc d'Orléans ne « conçoit pas très bien ce que c'est que la « liberté des cultes, car il a confondu la « liberté d'être protestant ou catholique, « avec le droit d'épouser une protestante, « quand on est catholique, et quand on se « dit bon catholique. La liberté des cultes « n'avait d'ailleurs que faire dans une dis- « cussion où il ne s'agissait que des devoirs « imposés à un prince français par sa posi- « tion dans un pays peuplé de trente millions « de catholiques. Assurément un rejeton de « la famille d'Orléans est libre d'épouser la « fille de Mahmoud ou celle de M. Rotschild, « mais serait-ce là agir en bon catholique? « Les princes doivent être les martyrs des « convenances politiques et sociales de leur « pays.

« M. le duc d'Orléans invoque le droit

« commun pour se marier comme il lui « plait, mais il ne pense pas qu'il n'est pas « dans le droit commun, qu'il est doté et « apanagé aux dépens de la France, et que « la France est catholique. Cette situation « privilégiée entraîne des obligations parti- « culières. Il a donc répondu à côté de « la question en invoquant la liberté des « cultes (1). »

A ces observations sans réplique, nous ajouterons que les traditions monarchiques et les souvenirs de famille ont été récemment invoqués pour faire passer aux chambres des lois d'apanage. D'où vient donc que ces traditions et ces souvenirs ont été méconnus lorsqu'il s'est agi du mariage de l'héritier présomptif de la couronne de juillet? Est-ce que l'honneur et l'intérêt de la religion catholique, qui est la religion du pays, ne seraient pas aussi sacrés qu'un intérêt d'argent? Le chef de la maison d'Orléans n'épousa une princesse protestante qu'après son abjuration, et les français peu-

(1) *Gazette de France* du 8 janvier 1837.

vent être assurés que si les faits confirmaient les bruits qui circulent en Europe au sujet du futur mariage d'Henri de France, ce prince n'accepterait pas la main d'une princesse russe avant qu'elle eût embrassé la foi catholique.

Quel a donc été le but du chef de la nouvelle dynastie, en formant de telles alliances? Aurait-il eu le dessein de rendre un jour la France protestante? nous ne le croyons pas. Depuis six ans son fils aîné frappait en vain aux portes des maisons princières, pour y trouver le moyen de perpétuer sa race; toutes demeuraient impitoyablement fermées, tant on y compte peu sur le présent, tant on y redoute l'avenir. Or, après une si longue et si cruelle attente, deux de ces portes de fer se sont enfin ouvertes, et le chef de la maison d'Orléans s'est estimé fort heureux d'accepter pour son fils la main d'une petite princesse de Mecklembourg, et pour sa fille la main d'un petit prince de Wurtemberg. Faire cesser une exclusion inouïe dans l'histoire des maisons régnantes, telle a été, ce

nous semble, l'unique pensée de Louis-Philippe, dans cette douloureuse circonstance de son règne. Cet avantage presque inespéré a fait méconnaître les intérêts de la religion catholique, et tout à la fois les leçons d'une saine politique.

Ces deux alliances protestantes conclues dans l'espace de quelques mois portèrent surtout l'affliction et l'alarme dans les cœurs catholiques, lorsque les journaux révélèrent à la France la manière dont elles avaient été célébrées. On a vu M. le duc de Chartres et la princesse Marie passer de la chapelle catholique à l'oratoire protestant, pour faire bénir successivement leur mariage par le ministre de Jésus-Christ et par le ministre de Luther, accomplissant ainsi les actes contradictoires de deux cultes, et laissant croire au monde entier qu'à leurs yeux toutes les religions sont bonnes; ce qui signifierait très clairement que dans leur esprit aucune religion n'est divine et véritable, et qu'il n'en est par conséquent aucune qui soit bonne, Dieu qui est vérité ne pouvant être honoré par des cultes ayant l'erreur pour mobile et pour base.

Un autre prince de la même maison, accouru sur les plages africaines pour y cueillir des lauriers, ne fit, lors de son premier voyage, qu'une seule action remarquable : ce descendant de saint Louis posa la première pierre d'une mosquée. Sa main, dans laquelle coule le sang de ce pieux et grand roi, n'a-t-elle pas tremblé en plaçant cette pierre musulmane sur le sol même où son aïeul, couvert de la croix, combattit héroïquement jusqu'à la mort pour abattre le croissant des infidèles? Pourquoi ce prince, qui professe du respect pour la religion, ne repoussa-t-il pas un lâche conseil? Charles x avait mieux compris sa mission du ciel et l'honneur de la France, lorsqu'il obtint du Bey de Tunis le terrain sur lequel devait s'élever une église catholique sous l'invocation de saint Louis, à l'endroit même où il rendit sa grande âme à Dieu. Il est triste, pour les amis de la religion catholique, de voir le fils puîné de Louis-Philippe rendre un hommage extérieur à Mahomet, et son fils aîné se prosterner devant Luther.

Nous avons cité dans le cours de ce cha-

pitre des faits publics que l'histoire transmettra fidèlement à la postérité. Il est facile d'en conclure que la religion catholique ne peut fonder aucune espérance de triomphe sur la dynastie actuellement régnante en France. Mais nous croyons qu'elle n'a pas lieu de craindre que sa gloire de religion dominante lui soit ravie dans ce royaume. En parcourant cet écrit, le lecteur jugera de la solidité des motifs sur lesquels repose notre sécurité.



CHAPITRE II.

—

Des sentiments des hommes du pouvoir envers la Religion Catholique.

Deux partis bien distincts se réunirent pour renverser le trône de Charles x, le parti démocratique et le parti orléaniste. M. de La Fayette était le chef du premier, et M. Lafitte le chef du second. La promesse d'entourer d'institutions républicaines le trône de M. le duc d'Orléans séduisit les principaux meneurs de la faction démocratique réunis à l'hôtel-de-ville; et ce prince fut proclamé roi des Français par les hommes de deux opinions contradictoires. Les orléanistes ont été les habiles, et les républicains les dupes de la journée; et c'est parce qu'ils ont été les dupes, au moment de saisir le pouvoir, qu'ils sont devenus enragés.

Parmi les républicains, la religion compte un grand nombre d'ennemis déclarés; ils sont les successeurs de ces hommes de triste mémoire qui firent couler à grands flots le sang des prêtres dans les prisons et sur les échafauds, et ils ont hérité de leur haine pour le catholicisme, comme de leur aversion pour la royauté. Mais ce parti de la révolution se divise en deux sections : les uns rêvent l'établissement pacifique d'une république fédérative, semblable à celle des États-Unis; les autres, violents, féroces, sanguinaires, se proposent de débuter dans la carrière du pouvoir et du crime en abattant seulement quarante mille têtes.

Ce n'est point dans ce parti de la révolution que Louis-Philippe a choisi les ministres de ses volontés et les gardiens de sa couronne, sauf cependant quelques exceptions parmi lesquelles figure le nom de M. Barthe, *ex-carbonaro*, converti à la royauté par le vif éclat des dignités et par les irrésistibles attraits de la fortune. Ce prince appelle au pouvoir les hommes modérés de la révolution de juillet, qui veulent

maintenir en France une monarchie constitutionnelle, et il les choisit, selon les temps et les circonstances, dans les rangs des doctrinaires et dans ceux du tiers parti. Or, les doctrinaires sont pour la plupart des docteurs sans principes fixes, toujours prêts à servir et trahir les divers gouvernements qui se succèdent si rapidement dans notre malheureux pays, toujours à genoux dans la boue devant l'idole du jour, pour faire un nouveau serment et recevoir de l'or et du pouvoir. On aperçoit tout de suite ce qu'il faut penser de leurs sentiments envers la religion dominante; on doit les considérer en masse comme des hommes indifférents en matière de foi; quelques-uns sont ennemis du catholicisme, et ils voudraient trouver le moyen de rendre la France protestante parce qu'ils n'espèrent pas obtenir des catholiques sincères un solide appui pour le trône qu'ils ont élevé. Quant aux hommes du tiers parti, séparés des doctrinaires par une nuance d'opinions libérales, ils nous paraissent avoir plus d'éloignement encore pour les ministres de la religion catholique. M. Dupin, chef de cette fraction

de la révolution de 1830, déjà divisée en tant de morceaux et s'en allant par lambeaux de tous côtés, a signalé sa malveillance pour le clergé, lorsque, au lieu d'admirer sa patience au temps du malheur, il lança sur lui cet amer sarcasme : *le clergé fait le mort;* trait d'esprit également faux et méchant. Les ecclésiastiques ont souffert avec courage, sans se plaindre, l'injustice et la persécution. Messieurs du tiers parti auraient-ils voulu qu'ils jetassent les hauts cris, et appelassent leurs partisans aux armes sous la bannière de la croix! Mais certes, le clergé, noble et patient dans l'infortune, n'a jamais fait le mort; il a toujours proclamé ses doctrines et vénéré les augustes objets de ses affections assez clairement et assez haut pour que ses ennemis n'eussent aucun doute sur la fixité de ses principes et de ses sentiments. N'était-ce pas plutôt un homme très connu du tiers parti qui faisait le mort lorsque, s'apprêtant à ramasser le prix du sang, il se cachait bravement au fond de sa cave pour se mettre à l'abri des balles et des boulets?

Cependant, ni les doctrinaires, ni les membres du tiers parti ne paraissent disposés à persécuter ouvertement la religion catholique, ils s'estimeraient heureux de la tenir à leurs pieds dans l'esclavage. Rien ne peint mieux les sentiments des hommes du pouvoir envers elle que la résolution prise par les députés, dans les premiers jours de la révolution, de retrancher de la Charte l'article qui proclamait la religion catholique, religion de l'état. Par cette suppression injurieuse à l'antique foi de nos aïeux, il fut hautement et solennellement déclaré que le gouvernement n'avait aucune religion, car aucun culte ne fut substitué comme religion de l'état au culte catholique. M. Odilon-Barrot avait dit autrefois que la loi était athée; il était dans l'ordre que le gouvernement se fît athée, ou si l'on trouve l'expression trop forte, il était dans l'ordre qu'il proclamât une indifférence complète en matière de religion. Tel fut le sentiment exprimé en 1830 par les principaux corps de l'état, et toute la troupe des comédiens de quinze ans tressaillit d'allégresse à la nouvelle de cette grande victoire remportée

sur Dieu. Or, la joie devint encore plus vive lorsqu'on apprit que le gouvernement dotait les rabbins des synagogues, après avoir supprimé le traitement des cardinaux, et diminué celui des évêques. Il demeura clair pour tous, que si l'indifférentisme en matière de religion était admis comme principe, cependant les faveurs de la nouvelle monarchie tomberaient de préférence sur les protestants et sur les juifs : ceux-ci passaient pour être les ennemis de la dynastie déchue; on s'empressa de leur donner des témoignages de bienveillance. Les ministres de la religion catholique étaient au contraire considérés comme une classe d'hommes dévoués aux princes bannis : la révolution jeta sur eux un regard d'indignation et de colère.

Autant elle respecta les temples des protestants et les synagogues des juifs, autant elle se montra prodigue de sacriléges injustes envers les croix et les lieux saints consacrés au culte catholique. Les révolutionnaires de bas étage, poussés au crime par quelques meneurs cachés derrière la toile,

abattirent les croix, profanèrent les églises, se revêtirent des ornements sacrés en signe de dérision, pillèrent et dévastèrent l'archevêché de Paris, pénétrèrent dans la demeure de plusieurs autres évêques avec des pensées de sang et de meurtre; ils fermèrent des séminaires, des écoles ecclésiastiques, en convertirent d'autres en casernes; chassèrent des curés respectables de leurs presbytères et de leurs paroisses; le sang même de plusieurs ecclésiastiques a coulé, et si, dans certains lieux et surtout à Paris, les ministres du sanctuaire ne s'étaient point cachés ou déguisés, de nombreux assassinats eussent marqué les pas de ces vainqueurs de juillet, dont les journaux libéraux célébraient avec une si ridicule emphase l'héroïque générosité. Or, pendant que ces excès se commettaient en plein jour, que faisaient les hommes du pouvoir? ils restaient immobiles spectateurs des injures faites à des citoyens paisibles, revêtus d'un caractère sacré. La religion catholique était alors traitée comme une ville prise d'assaut qu'on livre sans pitié à la brutalité du soldat. Le gouvernement n'eût pas voulu compromettre sa popularité,

par l'exécution des lois qui consacrent la liberté de son culte et protègent la sûreté personnelle de ses ministres. La Charte, les lois, les tribunaux se taisaient devant les héros sans-culottes du jour; et si les cours judiciaires punissaient quelques excès, le châtiment infligé aux coupables était si léger, qu'il ressemblait à une nouvelle et plus grave insulte, à une sanglante dérision.

Nous n'avons rappelé qu'un très petit nombre des vexations exercées contre le clergé; l'oppression et la servitude pesèrent également sur lui dans les villes et les campagnes. Ici les réunions de plusieurs ecclésiastiques parurent suspectes, et les pasteurs des paroisses voisines furent contraints de vivre isolés, ne pouvant épancher leurs inquiétudes et leur douleur dans le cœur d'un ami; là les retraites pastorales établies dans l'intérêt spirituel des fidèles, comme dans celui du clergé, demeurèrent forcément suspendues; ici un maire de village, ignorant et grossier, s'arrogeait le droit de prescrire des prières à son curé et plantait devant le sanctuaire un drapeau tricolore;

là un préfet, prétendant aussi régler la lithurgie, supprimait arbitrairement le modique traitement du prêtre qui refusait de reconnaître en lui l'autorité d'un évêque. En mille lieux divers il fut défendu de rendre à Dieu un public hommage hors de son temple; on supprima les processions, et dans le temple même de Dieu, la parole de son ministre, ridiculement interprétée par des paysans stupides, devint le sujet d'inculpations aussi vexatoires qu'elles étaient vaines et absurdes. Dans toute l'étendue de la France, la religion eut beaucoup à souffrir de la part des agents du pouvoir, comme de la part d'une populace impie.

Les conseils généraux de départements et les conseils municipaux suivirent le mouvement imprimé à la nation par le terrible choc de la révolution. Les premiers supprimèrent les suppléments de traitement accordés aux évêques, aux vicaires généraux et aux chanoines, ainsi que les sommes allouées aux grands et petits séminaires; les seconds refusèrent quelquefois aux vicaires des villes le traitement nécessaire à leur subsistance,

les renvoyant durement demander du pain à des fabriques pauvres elles-mêmes, qui ne pouvaient, avec leurs revenus, couvrir les frais indispensables du culte; d'autres conseils municipaux refusèrent les secours précédemment accordés aux frères de la doctrine chrétienne. L'instruction que les enfants recevaient de ces excellents instituteurs était morale, religieuse, proportionnée aux besoins de la classe indigente, Mais on la repoussait, précisément parce qu'on la trouvait trop religieuse et trop morale, et l'on préférait livrer l'innocence du premier âge à des maîtres sans capacité, sans principes et sans mœurs, que de la voir instruite et dirigée par des hommes capables, simples et vertueux, qui portaient l'habit d'une pieuse congrégation. Peut-être aussi craignait-on que ces bienfaiteurs de la classe indigente ne fissent, des enfants confiés à leurs soins, autant de redoutables carlistes; et la religion, la morale étaient trop peu de chose aux yeux des nouveaux sages, pour n'être pas sacrifiées sans hésitation aux intérêts d'une politique ombrageuse.

Cependant, la haine du clergé, après s'être satisfaite par d'odieuses vexations, devint insensiblement moins intense et moins tyrannique. Divers événements contribuèrent à la calmer et à faire sentir l'importance de la religion, l'utilité du ministère pastoral.

Un terrible fléau, venu de l'Orient pour châtier l'Occident, porta la désolation et l'épouvante sur la terre de France. Il éclata tout-à-coup au milieu de Paris et se répandit rapidement dans les provinces. Or ces prêtres tant décriés et insultés par les feuilles du libéralisme et par les vainqueurs des glorieuses journées, oubliant les injures dont ils avaient été longtemps abreuvés ne se souvinrent plus que du ministère de charité confié par la religion aux pasteurs des fidèles. Dans les lieux mêmes où la mort frappait de nombreuses victimes, où l'effroi, qui glaçait les cœurs les plus courageux, poussait en masse les habitants des cités loin de leurs foyers, vers des lieux exempts de la contagion, fidèles à leur poste, uniquement occupés du malheur public, ils ne

cessèrent d'administrer les secours de la religion aux mourants et d'ajouter l'aumône aux consolations de la foi : à Marseille, ils portèrent sur leurs épaules les cadavres qui restaient sans sépulture; et partout ils se montrèrent intrépides en face de la mort, comme on les avait vus calmes et patients au moment de la persécution. Il serait impossible de rappeler ici tous les traits de l'héroïque dévoûment dont le clergé donna l'exemple dans ce temps de deuil et de larmes. Mais nous ne pouvons pas taire la belle conduite de M. l'Archevêque de Paris, ouvrant dans sa maison de campagne un asile aux pauvres orphelins dont les pères, transportés par une inconcevable rage d'impiété, avaient pillé, dévasté sa demeure. S'ils eussent trouvé ce prélat sur leurs pas, ils l'eussent immolé , et c'est lui qui conserve la vie à leurs enfants délaissés. On verra toujours le clergé bénir ceux qui le maudissent et rendre à ses ennemis le bien pour le mal, à l'exemple de son divin maître.

Or la conduite tenue par les ecclésiastiques, en ces jours de douleur publique,

rapprocha d'eux et de la religion des hommes imbus de fausses doctrines et de funestes préjugés. Tel pasteur, qu'on avait outragé, persécuté dans sa paroisse à l'occasion du bouleversement de 1830, devint l'objet de la vénération universelle, et en reçut de consolants témoignages de la part des autorités locales qui s'étaient montrées hostiles à sa personne et à son ministère. Dieu frappe les peuples pour les rendre meilleurs.

Des événements d'une nature bien différente contribuèrent encore plus que le fléau asiatique à calmer les passions haineuses dont le sacerdoce était la victime privilégiée. La révolution de 1830 s'était accomplie par la violence d'un combat acharné contre la royauté légitime; or, cet arbre arrosé de sang humain porta des fruits de mort. Les vainqueurs de juillet, qui se disputèrent les dépouilles de la monarchie renversée, ne furent pas tous heureux dans le partage du butin. Les républicains s'apercevant qu'au lieu d'entourer le trône d'institutions démocratiques, on cherchait à l'étayer sur

ses appuis naturels, et que, loin de les récompenser de leur dévoûment à la révolution, on les éloignait des places vers lesquelles leur ambition soupirait en vain, résolurent de détruire leur propre ouvrage. Des complots, des émeutes, d'odieux attentats épouvantèrent le gouvernement. Alors, les hommes du pouvoir réfléchirent sur le caractère de leurs plus grands ennemis; ils observèrent que les principaux artisans des troubles et des crimes qui menaçaient le trône se signalaient par une profonde incrédulité; et, reconnaissant la nécessité de la religion, pour enchaîner les passions populaires ils devinrent par degrés moins hostiles au clergé.

La conduite des pasteurs des Eglises fut d'ailleurs ce qu'elle devait être. Demeurant étrangers aux mouvements politiques qui ébranlaient la nouvelle monarchie, et s'occupant exclusivement des œuvres propres à leur ministère, ils furent moins suspects au parti dominant. On ne supposa point, il est vrai, qu'ils eussent abandonné leurs invariables doctrines, ni renoncé par ambition

ou par peur à la cause d'augustes victimes ; mais on leur sut gré de s'être montrés amis de l'ordre et de n'avoir paru sur le sanglant théâtre des discordes civiles que pour assister des blessés et des mourants.

Or, ce changement de dispositions envers le clergé dans les hommes et les agents du pouvoir produisit d'heureux fruits pour la religion catholique. Des injustices ont été réparées dans l'intérêt des grands et des petits séminaires : l'importance de l'éducation chrétienne, généralement sentie, a déterminé les conseils municipaux à voter, pour les écoles des frères de la doctrine chrétienne, les allocations qu'ils avaient supprimées; des conseils généraux de départements ont aussi rétabli pour le clergé des secours impitoyablement retranchés dans les premiers temps de l'effervescence révolutionnaire, et les vexations partielles qui troublent les ecclésiastiques dans leurs fonctions sacrées sont devenues moins fréquentes.

Mais si les hommes du pouvoir se sont

rapprochés sur divers points des ministres de la religion catholique, ils restent toujours fidèles à leur système d'indifférentisme. Ainsi les ministres voient d'un œil tranquille le schismatique Châtel profaner publiquement les choses saintes dans un quartier de la capitale; l'impiété, jointe à l'immoralité, insulter sur les théâtres la religion et le sacerdoce par des scènes sacriléges et des travestissements dérisoires; les colporteurs d'ouvrages infâmes, où la pudeur et la foi sont couvertes de mépris, propager le vice et l'incrédulité dans l'atelier de l'ouvrier et sous la cabane du pauvre; les protestants, animés d'un zèle de prosélytisme, répandre parmi le peuple des libelles diffamatoires où l'hérésie vomit contre le clergé l'injure, la satyre, la calomnie. Sous les yeux du gouvernement, le saint jour du Seigneur respecté chez tous les peuples chrétiens est indignement profané. Des fêtes aussi nationales que religieuses demeurent supprimées au dehors des temples de Dieu, soit par ses ordres, soit par ceux d'administrateurs ombrageux ou ennemis du culte catholique.

A Paris, il a fallu des réclamations nombreuses, renouvelées pendant plusieurs années pour obtenir que l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois, dévastée par une populace en délire, fût enfin rendue à sa destination primitive et sacrée; et quant à celle de Sainte-Geneviève, l'antique patronne et protectrice de la capitale du royaume de saint Louis, c'est toujours un édifice profane, un Panthéon; c'est toujours un désert où, à la place des autels du Dieu vivant, on aperçoit les noms des héros de juillet inscrits sur le marbre, et plus loin, au fond du sanctuaire, une renommée sonnant la trompette de l'insurrection victorieuse; c'est pis encore que tout cela : c'est un temple récemment consacré, dans un jour néfaste, à l'impiété et à l'immoralité, sur le frontispice duquel des honneurs sacriléges sont rendus aux plus violents ennemis du christianisme; et par qui? par des ministres frappés d'aveuglement et de folie.

Ces hommes qui se croient les sages du siècle se traînent pâles et tremblants dans la carrière du pouvoir. Cernés, oppressés

par une foule d'audacieux conspirateurs qui préparent pour l'exécution de leurs sinistres desseins des poignards, des armes perfides et meurtrières, des machines infernales; chaque matin à leur réveil ils jettent autour d'eux des regards inquiets, et ils demandent : y a-t-il aujourd'hui quelque nouveau complot contre la vie du roi? Les conspirateurs de telle époque sont-ils sous la main de la justice? Celui-ci pourrira-t-il dans un cachot; celui-là laissera-t-il sa tête sous la hache du bourreau? Faut-il porter cette cause d'un criminel attentat devant les pairs ou devant les jurés? Telle prison, vidée par l'amnistie, est-elle pleine en ce moment? Après avoir souvent échoué dans leurs tentatives de mort, ces malheureux ne verront-ils pas leurs efforts couronnés par un affreux succès? Et tandis qu'environnés de tant d'ennemis acharnés à leur perte, et cruellement agités par tant de mortelles angoisses, ils redoublent de vigilance pour découvrir les complots, et font d'actives recherches pour saisir les coupables, les voilà qui consacrent un temple de Dieu aux docteurs de mensonge, aux apôtres de

révolte, qui par de funestes enseignements ont armé leurs bras homicides du fer des assassins et des torches de la discorde. Or, après les avoir ainsi poussés sans le vouloir au crime dont la pensée les glace d'effroi, ils les traduiront devant les tribunaux, et demanderont leur mort; et lorsqu'ils auront appris que l'exécuteur des hautes œuvres a fait son devoir en coupant la tête d'un assassin, ils diront, en se frottant les mains de joie : en voilà encore un de moins! Mais, hommes aveugles! le sang impur de cette victime de la justice, et les doctrines des maîtres d'anarchie que vous divinisez, que vous encensez à la place du Dieu véritable, ne vous susciteront-ils pas des milliers de conspirateurs et d'assassins? Et le jour de la vengeance, s'il arrivait, ne serait-il pas d'autant plus terrible pour vous que vous auriez jeté plus d'ennemis dans les prisons et versé plus de sang sur les échafauds? Il faut bien cependant que vous vous défendiez, je l'avoue; mais en créant sans cesse de nouveaux périls à l'état, ne rendez-vous pas votre défense désespérée? Et lorsque d'un côté vous punissez d'odieux attentats, et que de l'autre

vous outragez Dieu, pouvez vous espérer d'être sauvés par un miracle du ciel? Prenez-y garde : si le pouvoir, dont vous faites un déplorable usage, vous échappe, ce sera pour toujours; et alors vous seriez heureux de n'être point précipités soudain d'un palais dans un tombeau.

Hâtons-nous d'achever ce triste tableau des misères du pouvoir, sous le rapport religieux, et de l'affliction qui en résulte pour l'église catholique.

S'il est dans le système du gouvernement de ne point persécuter la religion, il est cependant une protection, non de faveur, mais de rigueur, une protection voulue par les lois, qui n'est pas toujours accordée à ses ministres; or, le défaut d'une protection pareille ressemble fort à une persécution. Nous ne citerons à l'appui de cette assertion qu'un seul fait; mais il est éclatant et connu de toute la France par la voie des journaux.

Il existe un évêque français, appartenant à l'une des plus nobles familles du royaume, qui jouit d'une brillante fortune, consacrée

toute entière à des œuvres utiles à la religion et à l'humanité. Après avoir évangelisé les peuples, comme missionnaire, dans un grand nombre de cités, il a déployé dans son diocèse la charité et le zèle d'un apôtre: ce prélat est M. de Forbin-Janson, évêque de Nancy. Son esprit, ses talents, son caractère aimable, son désintéressement, son ardeur extrême pour le bien temporel et spirituel de ses diocésains, toutes les vertus religieuses et sociales dont il est doué le font estimer et chérir de son clergé et des fidèles confiés à ses soins. Dans tout le département qui forme le territoire soumis à sa juridiction, il n'a contre lui qu'une misérable coterie de gens impies ou passionnés, qui ont juré de lui interdire le retour dans son diocèse, et qui se font un triste point d'honneur de le rendre victime de cette odieuse tyrannie. La haine de ses implacables ennemis ne s'explique que par celle qu'ils portent au zèle d'un apôtre ; et, contents de la satisfaire par un exil arbitraire, il leur importe peu de contrarier les vœux des fidèles, des amis de la religion, des hommes modérés, d'un clergé respecta-

ble qui réclame en masse contre l'injustice faite à son évêque; mais ils sont soutenus, et ils triomphent.

En vain M. de Forbin-Janson répand d'abondantes aumônes dans le pays d'où il est repoussé; en vain il fait entendre à ses ennemis, dans ses lettres pastorales, les plus touchantes paroles de paix, de douceur, d'oubli des injures; en vain, au temps de malheur où le choléra répandait l'effroi dans son diocèse, il témoigna le plus ardent désir de voler au secours des malades atteints de la contagion, au risque d'en être lui-même frappé; en vain, dans un esprit de conciliation, il a consenti généreusement à combler, par la présence et les travaux d'un coadjuteur, une partie du vide que laissait son absence dans un vaste diocèse; en vain il s'est adressé successivement aux divers ministres de la justice et des cultes qui ont paru sur la scène, pour obtenir qu'il lui fût accordé de jouir, ainsi que les autres évêques, de la liberté de résider au milieu de son troupeau. Les lois du royaume lui garantissent cette liberté comme un droit;

les lois de l'église lui prescrivent la résidence comme un devoir; eh bien! toutes les fois que le bruit de son retour à Nancy se répand dans le public, un petit nombre de furies pousse des cris de haine et fait entendre de violentes menaces contre sa sûreté, contre sa vie même. Certes il dépend du ministère de faire cesser cette violation de tous les droits, ou sa faiblesse serait telle, qu'il n'y aurait plus de gouvernement en France pour protéger la liberté et la vie des citoyens. Et cependant, pour ne point déplaire à quelques hommes de la révolution et sous le frivole prétexte que la présence du pasteur au milieu du troupeau occasionnerait du trouble, les ministres de la justice et des cultes se sont constamment rangés du côté des persécuteurs, et l'on a même osé refuser à ce prélat son traitement durant plusieurs années, sur l'incroyable motif de non résidence dans son diocèse. N'était-ce pas là porter à son comble la malveillance, l'injustice et la dérision ? Ce fait seul donne la mesure des sentiments des hommes du pouvoir envers les ministres de la religion catholique.

Cependant, quoique la religion professée par trente millions de français ait à se plaindre de l'indifférence que lui témoigne le gouvernement et du défaut de la protection voulue par les lois, lorsqu'un intérêt politique mal entendu lui conseille de la refuser, il faut lui savoir gré du bien qu'il laisse faire, dans un temps où le torrent du mal s'efforce de rompre toutes ses digues. En général, le clergé remplit librement les fonctions du ministère pastoral; des missionnaires évangélisent sans obstacles les peuples des campagnes. Le rétablissement des allocations jadis votées pour le chapitre de Saint-Denis, les encouragements donnés aux écoles des frères de la doctrine chrétienne, et d'autres mesures salutaires prises par le gouvernement dans l'intérêt de quelques établissements ecclésiastiques, attestent qu'il y a moins d'éloignement de sa part pour la religion catholique. Dieu veuille qu'il étende sa sollicitude sur l'éducation morale et religieuse de la jeunesse dans les colléges de l'université! Il laisse s'élever, il est vrai, sur le sol français, des colléges dirigés par des ecclésiastiques distingués,

où la religion et les bonnes mœurs sont en honneur. Mais peut-on espérer qu'il se montrera sévère dans le choix des professeurs et des instituteurs de la jeunesse, lorsqu'il envoie froidement nos vaillants soldats mourir sur des côtes lointaines, sans daigner leur procurer, au moment de quitter une vie sacrifiée à la patrie, les derniers secours de la religion, les dernières consolations de la foi? Une telle indifférence ne présente-t-elle pas aux regards des peuples chrétiens tous les traits hideux d'une barbare impiété?

Cependant l'avenir de la France est tout entier dans les principes et dans les mœurs de la jeunesse. Pour la rendre prospère, la restauration elle-même n'a pris que des demi mesures, des moyens inefficaces dans l'intérêt des générations nouvelles. Que peut-on attendre de la révolution sous ce rapport, sinon une incurie complète, une indifférence telle que si le mal ne franchit pas toutes les bornes et n'arrive point au dernier degré de la dépravation, il faut en bénir mille fois la divine Providence.

Veut-on une preuve de cette léthargique insouciance? Il existe à Paris une école normale, où se forment les professeurs de l'université. Eh bien! ces futurs maîtres de la jeunesse française y sont élevés dans un athéisme pratique; car il n'y a dans cet établissement ni chapelain, ni prières communes, ni messe le dimanche; on n'y fait aucune instruction religieuse; on n'y prescrit aucun acte d'un culte quelconque. Les ministres disent donc aux jeunes gens appelés à remplir les chaires des colléges et des académies : ayez de la religion ou n'en ayez pas, cela nous est égal; vivez comme des hommes ou comme des brutes, c'est votre affaire et non la nôtre; soyez même pires que l'animal dépourvu d'intelligence : au lieu d'honorer le créateur, blasphémez-le; peu nous importe! Nous ne voyons en vous que des marchands de grec et de latin; nous ne vous demandons que la science seule ; quant à la religion et aux mœurs, c'est une chose trop minime dans l'ordre social pour que nous ayons le temps d'y penser; d'autres affaires bien autrement importantes réclament notre sollicitude et nos travaux. Reli-

gieux ou impies, libertins ou vertueux, vous parcourrez avec le même succès la carrière de l'enseignement; dans l'un et l'autre cas, les titres, les décorations, les appointements et les dignités vous attendent. Or, on visiterait en vain toutes les contrées de l'univers pour trouver dans un gouvernement un pareil oubli de la divinité; on ne l'apercevrait nulle part, chez aucune secte, chez aucun peuple. Un tel système d'indifférence en matière de religion fait frissonner d'horreur et de dégoût.

Le jugement que nous portons sur les sentiments des hommes du pouvoir envers la religion catholique s'applique à la masse et non aux individus. Nous avons dit le bien et le mal, et notre opinion ne paraîtra point trop sévère au lecteur impartial; car elle est appuyée sur des faits authentiques et nombreux dont la France est témoin. La conclusion de ce chapitre sera donc semblable à celle du premier. Nous avons dit que la religion catholique n'a point d'espérances de triomphe à fonder sur la nouvelle dynastie; ici nous ajouterons qu'elle n'en peut établir aucune sur les hommes du pouvoir.

CHAPITRE III.

Des sentiments de la nation envers la Religion Catholique.

Depuis un siècle environ, la France est inondée de livres impies dans lesquels les dogmes, la morale, le culte, les institutions de la religion catholique, sont attaqués ouvertement, tantôt avec les arguments d'une logique captieuse, tantôt avec les armes de la dérision et du sarcasme, de la satyre et de la calomnie. Avant la révolution de 1789, les bibliothèques étaient déjà pleines de ces infâmes ouvrages, où la pudeur et la foi reçoivent les plus sanglants outrages. Les systèmes qu'ils renferment se détruisent, il est vrai, les uns les autres et forment le plus bizarre, le plus monstrueux amas d'erreurs qui soit jamais sorti d'un cerveau humain en délire; mais les auteurs de ces déplorables systèmes les proclamaient avec emphase,

sous des formes séduisantes, comme une nouvelle lumière qui devait dissiper les ténèbres de la superstition et du fanatisme, porter au plus haut degré de splendeur la raison de l'homme et au comble du bonheur l'état futur des nations. Toutes les vérités importunes aux passions étant d'ailleurs rejetées, combattues avec art par ces singuliers réformateurs du genre humain, le philosophisme, produit infâme de l'orgueil de l'intelligence et de la corruption du cœur, devint l'erreur du siècle, une erreur de mode et de bon ton, professée à la cour et dans les académies savantes. Cependant la masse de la nation conservait encore la foi; mais la révolution de 1789, consommée les années suivantes par le règne de la terreur, fit descendre l'impiété des hautes classes dans les conditions inférieures de l'ordre social; et alors la France gémit dans d'inexprimables angoisses sous un poids immense de crimes et de malheurs. Durant les premières années de l'Empire, il y eut un mouvement sensible du peuple vers la religion : sortie miraculeusement du tombeau de ses martyrs, du milieu des ruines de ses autels et de ses temples, elle

s'avança vers lui pour guérir ses plaies et reçut ses hommages; mais l'époque de son triomphe n'était point encore arrivée; et tour-à-tour elle fut consolée et affligée par le guerrier victorieux qui balançait dans ses puissantes mains les destinées de l'Europe. Au retour inespéré des princes de la maison de Bourbon, on crut qu'elle allait enfin régner avec eux sur la France, et alors l'impiété confuse, apercevant un tombeau ouvert pour recevoir sa hideuse dépouille, frémit de désespoir, jeta le cri d'alarme, appela la révolte à son secours et fit d'incroyables efforts pour abattre la religion appuyée par la royauté. C'est alors qu'on reproduisit par la presse tous les ouvrages des coryphées de la philosophie; c'est alors qu'on multiplia les éditions des écrits de Voltaire, à l'usage de la grande propriété, de la moyenne propriété, de la petite propriété, et même dans l'intérêt des chaumières, c'est-à-dire pour la corruption et le désespoir du pauvre. Les journaux firent une guerre sans trève à la religion, non en l'attaquant directement, mais en lançant chaque jour contre le clergé les traits les plus acérés et les

plus perfides. Les missionnaires, les jésuites, les frères des écoles chrétiennes, les processions solennelles, les plantations de croix, toutes les institutions salutaires, tous les grands moyens de ranimer la foi et la piété dans le peuple, furent le texte inépuisable de déclamations également lâches et violentes. Mais la calomnie fut l'arme favorite dont se servirent les écrivains impies et factieux pour décrier la religion en avilissant ses ministres.

Si sur trente ou quarante mille prêtres quelques-uns, oubliant la sainteté de leur état, donnaient du scandale, c'était une bonne fortune pour les hommes de la révolution. Aussitôt le fait était enregistré, commenté, enrichi de détails odieux et mensongers dans les colonnes de la *Minerve*, du *Constitutionnel* et autres feuilles incendiaires, et, porté par ces trompettes de la renommée à la connaissance de la nation, d'un bout de la France à l'autre. Mais heureusement les scandales étaient rares dans les rangs d'un clergé respectable par la pureté de ses mœurs et par l'éclat de ses

vertus, et alors, pour satisfaire leur implacable haine, les écrivains du libéralisme en inventaient à plaisir, sachant que la calomnie laisse des traces funestes et profondes, même après avoir été démentie et dévoilée. Enfin aucune mine de scandale ne fut exploitée avec plus de persévérance et de succès que celle dont M. de Montlosier fut l'auteur. On sait tout ce que cet écrivain passionné a dit et répété sur la prétendue influence politique des Jésuites, de la congrégation et du parti prêtre, et avec quelle perfide habileté les journalistes libéraux effrayèrent l'imagination de la multitude en montrant sans cesse à ses stupides regards de ridicules fantômes, dont ils se moquaient eux-mêmes dans leurs comités secrets. Et, chose étrange ! ils firent une foule de dupes, non seulement parmi les gens ignorants et crédules, mais encore dans les rangs des royalistes ambitieux et peu religieux, qui redoutèrent de voir distribuer à des hommes meilleurs qu'eux les décorations, les places et les dignités.

Enfin, nous avons dit, dans le chapitre

précédent, comment la religion catholique a été traitée depuis la révolution de juillet par la faction triomphante et par les agents du pouvoir. Or, lorsqu'on replace sous ses yeux, dans un même tableau, toutes les attaques diverses auxquelles cette divine religion a été en butte depuis près d'un siècle dans notre malheureuse patrie, quand on la voit, tantôt décriée dans l'opinion publique par la plume calomnieuse d'innombrables sophistes, tantôt atrocement persécutée par un gouvernement sanguinaire qui tenait la place et remplissait le rôle du bourreau; quand on pense que tous les moyens de séduction, comme de violence, par lesquels il est possible d'effacer une croyance dans l'esprit d'un peuple, ont été persévéramment employés contre elle durant une longue période d'années, doit-on s'attendre à trouver beaucoup de foi dans le royaume de France? N'eût-il pas fallu pour lui conserver le magnifique empire dont elle jouissait sur la masse de la nation dans le siècle de Louis XIV, un miracle du premier ordre, un acte éclatant de cette toute-puissance divine à qui rien ne résiste, mais qui n'est pas dans

la loi commune de la Providence? Et si quelque chose doit étonner l'observateur, ce n'est pas certes que la religion catholique ait en France des plaies profondes à guérir, mais qu'après tant de persécutions et de désastres, elle soit debout et dominante, sur les débris des trônes et des gouvernements. Une religion qui eût été l'ouvrage de l'homme aurait mille fois succombé sous les attaques réitérées de tant d'ennemis puissants, ligués ensemble pour la détruire. La vérité seule possède une force capable de soutenir de pareils assauts, et le privilége de tenir son flambeau allumé pour le bonheur d'une nation, au milieu de tous les vents et de toutes les tempêtes suscités par les passions humaines.

Cependant nous avons dit que la religion catholique avait en France de profondes plaies à guérir. A Paris, la classe des manœuvres et des ouvriers employés dans les ateliers et les fabriques est en général une populace ignorante et grossière, irréligieuse, corrompue et féroce, qui ne connaît après la semaine d'autres délassements que les excès de la

table et de la débauche; elle se précipite dans les tavernes et les lieux de prostitution au lieu de fréquenter les temples. A la vue des rixes sanglantes et des crimes monstrueux portés journellement devant les tribunaux, et dont le nombre toujours croissant atteste une horrible dépravation, les journaux de la révolution eux-mêmes ont exprimé de vives alarmes, et le gouvernement, épouvanté des progrès du mal, a senti la nécessité d'y mettre une digue; c'est dans cette vue qu'il prête maintenant son appui aux écoles des frères, récemment ouvertes pour l'instruction des ouvriers adultes, comme à celles qui sont destinées à l'éducation de l'enfance. Il reconnaît, d'une part, tout ce qu'il y a de périls, pour la sûreté de la capitale, dans une population ouvrière profondément immorale, et de l'autre, que la religion seule possède un empire assez puissant sur le cœur de l'homme pour corriger des mœurs corrompues, un frein assez fort pour contenir les passions populaires et remplacer leurs excès par des habitudes d'ordre, de soumission et de vertu. Et cependant il laisse subsister tant

d'autres causes d'une dépravation profonde que les moyens employés pour en arrêter le cours ne sont nullement en proportion avec le but qu'il paraît vouloir atteindre.

Quant à la classe du commerce, si riche et si nombreuse à Paris, elle vit dans la plus déplorable indifférence en matière de religion. Le mouvement des affaires absorbe ses pensées et ses affections; ne connaissant guère d'autre culte que celui de l'or et du plaisir, elle ne cherche des distractions, après la fatigue du jour, qu'au théâtre et dans les fêtes de la volupté. L'amour de la fortune, l'égoïsme, la jalousie contre la noblesse, la soif même des distinctions et du pouvoir, forment les traits principaux de son caractère; on sait la part qu'elle a prise à la révolution de juillet, et cela suffit pour donner la mesure de ses sentiments religieux.

Dans la bourgeoisie qui vit tranquillement des revenus de ses biens, se tenant éloignée du théâtre des affaires publiques, il y a plus de religion et de mœurs que dans les deux autres classes dont nous venons de

parler; elle est plus exempte de passions violentes, plus occupée des soins domestiques, et dans cette situation paisible, la religion trouve moins d'obstacles à vaincre, pour lui faire goûter la pureté de ses enseignements et les douceurs de la piété chrétienne.

Mais le mal est grand parmi les médecins, les avocats, les hommes de loi, les littérateurs et les savants. Il y a dans ces diverses classes moins de haine positive du christianisme, que d'indifférence pour toute sorte de religion. Nous sommes arrivés à ces temps annoncés par Bossuet, où l'on ne devait plus s'occuper que des affaires et des plaisirs. L'esprit d'indépendance absolue est la grande maladie du siècle; il s'est répandu dans le cœur comme dans l'intelligence de l'homme; pour n'être point troublé par le remords dans le cours de ses occupations et de ses divertissements, on vit dans l'ignorance du christianisme, et l'on ne veut point examiner les preuves de sa divinité, tant est vive la crainte d'apercevoir la lumière d'une importune vérité. Telle est généralement à

Paris la disposition des gens irréligieux dans les classes instruites. Malheureusement le nombre en est grand.

Quant à la noblesse, c'est la classe la plus dévouée aux intérêts de la religion. Les révolutions dont elle a été plusieurs fois la victime ont dissipé une grande partie des préjugés philosophiques dont elle se trouvait imbue : je ne dis pas tous ces préjugés, car alors même qu'une erreur jadis dominante tombe dans un discrédit universel, elle laisse encore longtemps des traces de son passage dans le domaine de l'intelligence humaine ; et le livre le plus utile qu'on pourrait publier aujourd'hui, serait peut-être un ouvrage où l'on combattrait avec les armes de la science et du talent les préjugés qui dérivent du jansénisme et du philosophisme. Ces opinions erronées faussent l'esprit public sur une foule de questions importantes, même parmi les personnes qui témoignent hautement du respect pour la religion.

Telle est en peu de mots l'opinion que nous

nous sommes formée de l'esprit des masses sous le rapport religieux, dans la capitale de la France; c'est une ville d'affaires et de plaisirs; c'est un foyer d'erreurs et de corruption; c'est, ainsi que Londres, la capitale des révolutions. Londres corrompt les nations par la puissance de l'or, par l'activité de ses émissaires, par la funeste direction d'une politique égoïste qui sacrifie tous les intérêts européens les plus importants, les plus sacrés même, à la prospérité de son commerce. Paris séduit les peuples, non seulement par les intrigues des sociétés secrètes, par l'appui qu'il prête aux révolutions, mais encore par ses livres impies et immoraux, dont la langue est universelle, et qu'on retrouve dans toutes les bibliothèques de l'Europe.

Mais si l'esprit des masses est mauvais à Paris, sous le rapport religieux, il existe cependant dans cette ville un grand nombre d'hommes sincèrement dévoués à la religion, même dans les classes les plus dégradées et les plus imbues des erreurs du siècle; on y voit une foule d'écrivains distingués

qui consacrent tous leurs talents et tout leur temps à la défense des saines doctrines, et lorsque nous émettrons notre opinion sur la question du mouvement religieux, dont plusieurs journaux ont parlé si souvent à leurs lecteurs, nous serons heureux de pouvoir indiquer les améliorations qu'y a reçues l'esprit public depuis la révolution de juillet.

Enfin, dans cette ville dont l'influence est si puissante sur les provinces de la France et sur les nations de l'Europe, et où tous les extrêmes se touchent, on aperçoit, à côté de l'irréligion la plus brutale, de l'indifférence la plus stupide, du libertinage le plus effronté, de nombreux et éclatants exemples de foi vive, d'héroïque charité, de zèle ardent pour la propagation de la foi; dans le voisinage des ateliers de la révolte et de l'impiété, on fonde et l'on soutient une multitude d'œuvres également utiles à la religion et à l'humanité. Le dévoûment des nobles dames du faubourg Saint-Germain est admirable pour la prospérité de ces œuvres, toutes marquées du sceau du christianisme, et les pieuses associations de

Paris eussent été l'ornement et la gloire de la religion, aux plus belles époques de son interminable durée. Il sort donc des murs de cette cité fameuse deux grands fleuves dont les eaux se répandent dans l'univers: un fleuve de vie pour régénérer les peuples, et un fleuve de mort pour les corrompre. La lutte est terrible entre le bien et le mal, entre la foi et l'impiété, entre l'ange du salut et l'ange de la réprobation. Mais là où il existe une lutte de cette nature il y a de la force dans le sentiment religieux, de la puissance pour combattre le mal et assez de chances de succès pour concevoir la douce espérance d'un avenir plus prospère; et, si par un secret et redoutable conseil de cette justice éternelle qui pèse dans la même balance le bien et le mal et châtie les cités criminelles, la Babylone des temps modernes, coupable de tant d'excès sacriléges contre le ciel et contre les rois, devait succomber un jour sous les coups de l'anarchie, la vue de ses ruines immenses sur lesquelles on lirait avec effroi ces mots tracés en caractères de feu et de sang : JUSTICE DE DIEU, ne réveillerait pas tellement le souvenir de

ses crimes qu'on pût oublier entièrement ses apôtres et ses vertus.

Les pays les plus malades sous le rapport religieux sont les villages et les villes situés à la distance de Paris, dans un rayon de quarante ou cinquante lieues. Plus voisines du foyer du mal, ces contrées ont subi beaucoup plus que les provinces éloignées la pernicieuse influence de la capitale : les livres impies et immoraux, les libelles contre le clergé, les feuilles incendiaires du libéralisme y ont été répandus en plus grand nombre qu'ailleurs, par les infatigables émissaires de la propagande révolutionnaire; les campagnes surtout qui avoisinent Paris attristent les regards de l'homme vertueux par le spectacle des vices de cette grande cité, sans les reposer par celui de ses vertus. Mais, dans l'ouest et le midi de la France, la foi est encore vive, il existe même dans le nord et à l'est du royaume une foule de paroisses où la religion et la piété fleurissent; et les provinces surtout dont les habitants parlent un idiome particulier ont été mises à l'abri du fléau de la

contagion, par l'ignorance même de la langue française; aussi, à l'époque de la première révolution, les orateurs de la convention insistèrent-ils plusieurs fois sur la nécessité de la propager dans ces contrées, et ils se lamentaient amèrement sur les obstacles que l'exécution de leur magnifique plan de régénération sociale y rencontrait de la part du fanatisme et de la superstition.

Après avoir jeté ce coup d'œil rapide sur les sentiments de la nation envers la religion catholique, nous dirons maintenant ce que nous pensons du mouvement religieux qui s'opérerait dans son sein.

Durant le séjour que nous avons fait à Paris en 1835, nous avons eu occasion de prendre des renseignements à cet égard, auprès d'un grand nombre d'évêques, de vicaires généraux, de curés, d'ecclésiastiques éclairés, d'hommes du monde appartenant à diverses classes de la société. Or voici l'opinion que nous nous sommes formée sur cet objet important, d'après les données que nous avons soigneusement re-

cueillies; et cette opinion a été depuis confirmée par la suite de nos relations ainsi que par la lecture des journaux et des écrits du jour.

Il est certain qu'il existe moins de haine contre le clergé qu'au temps de la restauration : à cette époque on lui attribuait malicieusement une influence politique fort étendue, un crédit immense dans la distribution des honneurs et des places. Cette influence et ce crédit n'étaient que des chimères inventées pour le rendre odieux; mais on croyait assez généralement à la prétendue puissance du clergé; et les hommes ennemis de la religion ou les indifférents dominés par l'ambition en concevaient une vive aversion pour les ministres du sanctuaire. Or le parti victorieux, dans l'ivresse de son triomphe, fit à ce sujet de singuliers aveux par les organes de son opinion politique. Parmi les journalistes de la révolution, les uns se vantèrent d'avoir joué la comédie pendant quinze ans; les autres déclarèrent nettement que jamais ils n'avaient eu peur ni de la congrégation, ni du parti prêtre, et que, s'ils s'étaient

efforcés de verser tant de haine et de mépris sur le nom de jésuite, c'était pour combattre avec plus de succès sous ce nom les légitimistes eux-mêmes. Or ces étranges confessions n'ont pas peu contribué à dessiller les yeux à une foule de dupes qui, sur la foi des feuilles périodiques et des autres écrits du libéralisme, s'étaient fait un monstre de l'influence politique des Jésuites, de la congrégation, et du parti prêtre; ils ont reconnu clairement qu'ils s'étaient effrayés comme des enfants de l'apparition de ridicules fantômes, et leur haine stupide s'est calmée.

Il est d'ailleurs notoire que, depuis la révolution de juillet, le clergé n'est point en faveur auprès du gouvernement. Les hommes mal disposés envers la religion catholique haïssent donc moins ses ministres parce qu'ils ne les craignent plus, parce que l'état d'humiliation et de souffrances où ils se trouvent les délivre de toute appréhension de voir des personnes respectables par leurs vertus religieuses obtenir sur eux la préférence dans la distribution des

places. Et, quoique ce sentiment d'une haine intéressée et ambitieuse ne soit pas détruit, mais seulement assoupi ; quoique tout porte à croire que dans d'autres circonstances il se réveillerait encore et se manifesterait avec une nouvelle violence, cependant la classe éclairée, qui se montrait jadis très hostile au clergé, trouve du côté des passions moins d'obstacles à vaincre, pour se rapprocher de la religion et en accomplir les pratiques ; et de là vient, sans doute, qu'il s'est opéré des conversions individuelles qui n'eussent pas eu lieu sous l'ancien gouvernement ; de là vient encore qu'un officier, un élève de l'école polytechnique, peuvent librement recevoir les sacrements en uniforme dans une église sans avoir à redouter les sarcasmes des incrédules. Sous la restauration, il n'en était pas ainsi : des élèves de l'école polytechnique furent abreuvés d'outrages et contraints de renoncer à une brillante carrière, fruit de longues études, parce qu'ils se montraient religieux et pieux ; et la vaine accusation d'ambition hypocrite avait été tellement répan-

duc dans l'armée qu'un officier devait s'armer d'un courage extraordinaire pour se livrer aux salutaires pratiques de la piété chrétienne. Dans une pareille circonstance, ce courage était d'une nature bien supérieure à celui du soldat qui répand son sang sur le champ de bataille; il était heroïque, car rien ne blesse plus un homme d'honneur que le reproche sanglant d'une basse hypocrisie. Maintenant, lorsque des gens peu religieux ou même irréligieux voient un militaire, un jeune homme appartenant aux écoles de droit ou de médecine assister à la messe, se prosterner à la table sainte avec une foi vive, devant le Sauveur du monde, ils disent : cet homme suit la voix de sa conscience, il obéit à sa conviction intime, et les injures ne viennent point le troubler dans l'exercice de sa dévotion. Enfin, c'est avec la même liberté qu'on observe aujourd'hui en France la loi de l'abstinence; et si une fois sur mille, quelque étourdi, suivant une ancienne habitude, se permettait à ce sujet une mauvaise plaisanterie, à l'instant même il serait réduit au silence, par les vives

réprimandes de ses compagnons de table et de plaisir. Il y a donc actuellement moins de haine active contre la religion, plus de respect pour elle, et une plus libre pratique de ses observances, qu'au temps où la piété, assise sur le trône, portait ombrage aux mécréants et aux ambitieux.

Les amis de la religion éprouvent encore une douce consolation, à la vue de la jeunesse des écoles se portant en foule avec un vif intérêt aux conférences qui se font régulièrement toutes les années à Notre-Dame. Plusieurs, guidés par un sincère amour de la vérité, ouvrent enfin les yeux à la lumière et deviennent croyants; d'autres se réunissent pour lire ensemble des ouvrages où les preuves du christianisme, exposées avec clarté dissipent les erreurs nées dans leurs esprits de la lecture des livres philosophiques; d'autres encore, fatigués d'errer à l'aventure au milieu du vide immense des systèmes, ou abattus, déconcertés par des illusions reconnues vaines, par mille espérances trompées, cherchent un salutaire repos dans les doctrines religieuses.

Enfin, quoique la masse, égarée par l'esprit et la contagion du siècle, demeure livrée à une coupable indifférence, en matière de foi, plus occupée de discussions politiques, d'études profanes, d'affaires et de plaisirs, que de la recherche de la vérité dans l'ordre le plus élevé de la science, celui qui traite de Dieu et des destinées de l'homme, il existe néanmoins parmi la nouvelle génération qui pense et réfléchit, un mouvement très sensible vers la religion. La plupart des jeunes gens qui n'ont pas encore le bonheur de croire à sa divinité, en parlent du moins comme d'une science qui mérite un sérieux examen, au lieu de la traiter de superstition et de fable, avec un superbe dédain. Et, chose remarquable et vraiment consolante au milieu de nombreux sujets d'afflictions! le mépris qu'ils lui témoignaient ouvertement en toute rencontre, ils le versent maintenant à pleines mains sur Voltaire et sur les autres coryphées du philosophisme. Et cependant ces coupables auteurs de tant de systèmes antichrétiens et de tant de déplorables calamités étaient encore pour la jeunesse, il y a huit

ans, les objets de son culte et d'une fanatique admiration.

Depuis un certain nombre d'années, les découvertes dans les sciences naturelles ont, il est vrai, pleinement confirmé le récit de Moïse sur les merveilles de la création, et vengé nos livres saints des attaques multipliées des philosophes du dernier siècle. Il est maintenant démontré que leur prétendue science n'était sur ce point qu'ignorance profonde des secrets de la nature. De graves études de l'histoire ont dévoilé l'insigne mauvaise foi avec laquelle ils dénaturaient les faits pour les plier à des systèmes anti-chrétiens. Ces découvertes et ces études ont sans doute contribué à refroidir l'admiration pour des savants superficiels et des philosophes menteurs, à l'époque où la haine contre le clergé s'est calmée. Il n'en est cependant pas moins étonnant que la jeunesse ait passé si promptement à leur égard d'une sorte d'adoration au mépris le plus absolu; et l'on ne comprend pas comment le gouvernement a été frappé d'un tel esprit de vertige, qu'il ait choisi ce moment pour

rendre des honneurs divins sur le frontispice d'un temple à ces hommes de mensonge et de malheur. Mais la religion, profondément affligée d'une pareille insulte, reçut dernièrement un adoucissement à sa douleur, lorsque quatre cent cinquante-huit jeunes gens des écoles de Paris couvrirent de leurs signatures une pétition à la chambre des députés, pour obtenir que l'église de Sainte-Géneviève fût rendue à sa primitive destination.

Ainsi, quoiqu'il existe encore dans la société une grande confusion d'idées et de systèmes, quoique les hommes éclairés sur la mauvaise foi des coryphées de la philosophie soient encore loin pour la plupart de professer la foi chrétienne dans toute son étendue, dans toute sa pureté, il n'en est pas moins vrai que l'amélioration de l'opinion publique dont nous venons de parler est un pas immense vers le catholicisme; on y voit la main de la Providence qui nous prépare un meilleur avenir; c'est pour le philosophisme un signe visible de décadence. La révolution opérée soudain à son

égard dans les intelligences de la nouvelle génération qui pousse les autres au tombeau est une preuve palpable qu'il n'est plus qu'un édifice usé par le temps et dont les colonnes s'écroulent; c'est déjà une vieille erreur qui se précipite vers cet abîme d'un éternel oubli où sont tombés avant elle l'arianisme, le nestorianisme, l'eutychianisme et tant d'autres sectes qui eurent aussi leurs années de triomphe dans les siècles passés; et si de sombres et sinistres nuages, violemment agités par les vents, couvrent encore et obscurcissent notre horizon, déjà on tressaille d'espérance à la vue des premiers rayons du soleil qui versera des flots de lumière sur un monde foudroyé par mille tempêtes.

Cependant, avant que cet astre bienfaisant se lève et brille de tout son éclat sur la France, de terribles combats la livreront encore, selon toute apparence, à de nouvelles et cruelles angoisses. Car, malgré les germes de salut qu'on aperçoit dans le sein de la nation, le corps social y est travaillé et miné par des maladies mo-

rales qui présentent tous les symptômes d'une lamentable dissolution.

Le peuple des campagnes, loin de faire, comme la jeunesse instruite, des progrès sensibles vers la religion, est au contraire devenu, depuis 1830, moins religieux et moins réglé dans ses mœurs. Un esprit d'indépendance qui lui est toujours funeste le porte à secouer le joug de la subordination aux pasteurs qui lui enseignent ses devoirs. Les hommes appelés aux fonctions de maires, d'adjoints, de conseillers municipaux, choisis dans les rangs du parti révolutionnaire, ont vexé le clergé dans l'exercice de son ministère, et en beaucoup de lieux ce système d'oppression dure encore. Or, un exemple de cette nature, donné par les autorités locales, exerce la plus fatale influence sur la population agricole; et si dans plusieurs diocèses cette nombreuse population, qui est la masse de la nation, conserve du respect pour ses pasteurs, de la fidélité aux pratiques religieuses, malheureusement, dans un très grand nombre de paroisses, la foi et la piété déclinent d'une manière affli-

geante. On nous a cité tel village de Normandie où un paysan ne peut remplir le devoir pascal, sans être grossièrement insulté sur le marché, sur la place publique. Jamais sous la restauration on n'entendit parler d'un fait semblable, et quoiqu'il ne suffise pas pour caractériser l'esprit des campagnes, il montre cependant trop clairement jusqu'à quel degré d'oubli de Dieu descend en certains lieux la population agricole; or, cette classe de la société devient féroce et capable de tous les crimes, lorsqu'elle cesse d'être dominée par des sentiments chrétiens : la religion est la seule éducation, la seule civilisation du peuple.

Dans les villes, la foi et la piété ont moins de sujets d'afflictions que dans les campagnes. A Lyon, à Marseille, à Toulouse et autres grandes cités, la religion reçoit de la part des fidèles les plus douces consolations; et le besoin impérieux d'une éducation chrétienne est si généralement senti, qu'au commencement de l'année 1837, quatre-vingt-quatorze villes sollicitaient des écoles dirigées par les frères.

Mais il existe en France un amour de l'or, une soif de pouvoir, une fièvre d'indépendance qui, dans beaucoup de contrées, mettent d'insurmontables obstacles aux progrès de l'esprit religieux; toutes les sources impures de dépravation restent d'ailleurs ouvertes aux passions humaines; et c'est le terrible levier de la presse qui jette sur les divers points du royaume, au sein des familles, les eaux fangeuses d'une profonde immoralité. Non contents de laisser le torrent du mal dévaster le sol de la patrie, les ministres lui impriment une force nouvelle, en professant hautement une indifférence absolue en matière de foi; bien plus, si nous devons en croire la clameur publique, les journaux et même des révélations de tribune, déjà la France serait entrée dans ce système de corruption britannique, où les ministres achètent la conscience des électeurs, c'est-à-dire des pères de famille, pour avoir des députés dociles, et s'efforcent ensuite de recommencer le même trafic avec les députés et les pairs pour obtenir des lois. Un pareil système de séduction vénale exerce les plus déplo-

rables ravages dans le cœur d'un peuple; il dégrade le caractère national; il étouffe la voix sacrée de la conscience; il introduit la pourriture et la mort dans les parties les plus nobles du corps social.

Il est impossible que dans un tel état de choses la religion prospère; et si l'on nous demande sur quel fondement solide repose donc cet espoir d'un heureux avenir pour elle, dont nous entretenions, il y a quelques instants, nos lecteurs, nous répondrons que depuis cinquante ans tous les édifices, élevés selon les théories et par les hommes de la révolution, sont tombés les uns sur les autres après une courte durée; que Dieu fléchit à son gré le cœur des maîtres du monde, ou les brise comme des vases d'argile, lorsqu'ils se montrent constamment rebelles à sa loi; que la divine Providence fera naître des événements imprévus qui serviront de faciles instruments à son infinie sagesse, pour donner une paix durable à cette église de France tant de fois sauvée par elle de périls imminents; et nous répéterons avec joie à ce sujet, que la décadence

sensible du philosophisme nous paraît être du plus heureux augure. Cette secte du dernier siècle était le plus terrible ennemi du catholicisme; elle a obtenu sur lui pendant un temps le triomphe de l'opinion et le triomphe du glaive; or, ce formidable ennemi, qui s'était vanté d'en faire un monceau de ruines, vieillit, décline, se penche mourant sur sa tombe, et déjà ses chefs et ses oracles y descendent couverts d'un mépris universel. C'est donc au catholicisme, sorti plein de vie encore, malgré ses pertes et ses douleurs, du milieu de tant d'épreuves et de combats, que doit rester en dernier lieu la victoire.

La vérité comme l'erreur, le bien comme le mal descend des classes supérieures de l'ordre social dans les conditions inférieures; et, puisque la vérité commence à reprendre son empire dans la classe éclairée, elle en descendra plus tard parmi les populations ouvrières et agricoles. L'indifférence en matière de foi, qui glace et engourdit la masse de la nation, est un mal passager; tous les moyens de le combattre avec succès

existent dans le clergé et dans une portion très notable de la société française. D'ailleurs tous les peuples vivent de croyances, vraies ou fausses; or, cette indifférence n'est pas une croyance qui puisse satisfaire les esprits naturellement avides de connaître la vérité: c'est une langueur, une apathie, une maladie du cœur dont l'église, descendue du ciel pour régénérer la terre, triomphera dans des circonstances plus heureuses; or, que faut-il pour amener ce triomphe? un homme..... un événement.....

Les considérations que nous développerons dans les chapitres suivants nous portent à croire que cet homme de salut viendra, que cet événement d'une miséricordieuse providence s'accomplira.

CHAPITRE IV.

—

Du Clergé Catholique en France.

Le clergé de France est depuis longtemps renommé dans le monde catholique par sa science, par la pureté de ses mœurs, par ses vertus et son zèle ; et Dieu a voulu qu'à la fin du dernier siècle il obtînt encore la gloire du martyre comme un nouveau titre à la vénération des peuples.

Mais, durant les huit années d'une atroce persécution, les ordinations furent rares, et six ou sept ans s'écoulèrent encore sous l'empire avant que l'exemption du service militaire fût accordée, par le chef de l'état, aux aspirants au sacerdoce. Un long temps fut d'ailleurs nécessaire pour fonder des séminaires et des écoles ecclésiastiques et faire parcourir aux lévites du sanctuaire la

carrière des études littéraires et théologiques. Or, la mort moissonnait l'ancien clergé, et pour secourir les nombreuses paroisses qui réclamaient des pasteurs, les évêques se virent contraints d'abréger les études qui précèdent l'admission au sacerdoce. Les ordres religieux avaient été détruits; ne pouvant plus recevoir des secours de la part de prêtres auxiliaires, les pasteurs des paroisses durent consacrer tout le temps de leur vie laborieuse aux fonctions du saint ministère. Il fut donc impossible que le nouveau clergé possédât cette science profonde dans les diverses branches des connaissances divines et humaines qui fut une des gloires de l'église de France. Mais en ces temps de disette évangélique, il existait d'illustres débris de cette église. Nous citerons seulement ici les cardinaux de Bausset et de la Luzerne, M. de Boulogne, évèque de Troyes, M. Eméry, supérieur général de la congrégation de Saint-Sulpice, et le célèbre abbé Barruel, à côté desquels tant d'autres noms, connus dans le monde littéraire et savant, pourraient être rappelés avec honneur.

Tandis que ces anciens du sanctuaire disparaissaient successivement, usés par l'âge et les infirmités, les études s'amélioraient dans les écoles ecclésiastiques : de pieuses congrégations sortirent de leurs ruines pour donner une direction sage et éclairée aux séminaires diocésains ; des séminaires pour les missions étrangères furent rétablis; les pères de la foi vinrent d'Italie en France pour y exercer un utile ministère; des associations nouvelles furent fondées pour ranimer, à l'aide des missions nationales, le flambeau des vérités et des vertus chrétiennes. Dans ces divers établissements, il se forma d'habiles théologiens, des orateurs distingués, des hommes versés dans les sciences humaines, des instituteurs de la jeunesse, dignes à tous égards d'être ses modèles et ses maîtres. Plus tard, les Jésuites remplacèrent les pères de la foi, et l'histoire impartiale atteste, et tous les vrais amis de la religion savent que, dans cet ordre illustre, la science brille toujours à côté de la vertu la plus austère et la plus aimable : la plus austère, pour les enfants de saint Ignace; la plus

aimable, pour la jeunesse et les hommes du monde. Or les Jésuites dirigèrent avec un plein succès huit petits séminaires où une foule de jeunes gens appartenant aux premières familles du royaume reçurent une éducation fortement religieuse et monarchique. Tel fut leur grand crime aux yeux du libéralisme. La révolution trembla pour elle-même à la vue d'une génération nouvelle qui sortait des mains de ces habiles instituteurs avec des doctrines opposées aux siennes, avec un inaltérable dévoûment à la dynastie régnante, objet de sa haine et de ses insultes; et c'est alors que leurs services devenant un titre de réprobation, tous les moyens d'avilir des hommes respectables furent employés avec autant d'astuce que de mauvaise foi par les écrivains et les agents du parti qui méditait la chute du trône, et se flattait du cruel espoir de trouver de l'or sous les lambeaux épars de la monarchie. La révolution frissonnant de frayeur et de rage à la vue de la Compagnie de Jésus, c'était alors l'erreur qui tremble et hurle en face de la vérité, le crime en présence de la vertu, et la révolte

devant l'obéissance à l'autorité légitime.

Mais l'homme le plus célèbre du nouveau clergé fut l'abbé de Lamennais, déjà connu par quelques écrits mis au jour sous le règne de Buonaparte, et qui, par la publication du premier volume de l'*Indifférence en matière de religion*, répandit dans le monde et dans l'église un si grand éclat de talent et de vérité. Avant lui, M. l'évêque d'Hermopolis avait déjà noblement vengé la religion des injures de ses détracteurs, dans ces lumineuses conférences, modèles de style et de goût, de tact, de logique et d'éloquence, auxquelles se portaient en foule, la jeunesse des écoles, les littérateurs, les savants, l'élite de la société de Paris; et au même temps, l'abbé Legris Duval, prédicateur d'un vrai mérite, rappelait saint Vincent de Paul par l'admirable impulsion qu'il donnait à toutes les œuvres de charité.

Quant au clergé des paroisses, il se montra constamment régulier, pieux, assidu dans l'accomplissement de ses devoirs, et les évêques, qui s'efforçaient de guérir les plaies

de la religion, lui fournirent, dans les conférences ecclésiastiques et les retraites pastorales, tous les moyens d'approfondir la science du salut et d'entretenir le feu sacré d'un zèle apostolique. Leurs efforts furent couronnés de succès, et l'église de France ne cessa de lutter avec courage et persévérance contre les efforts de l'impiété jusqu'au moment où la révolution de 1830, éclatant tout-à-coup comme la foudre, appesantit sa main de fer sur elle.

Nous avons déjà parlé de cette nouvelle épreuve, et de la patience du clergé. Nous ajouterons que, depuis cette époque de malheur, les études se sont perfectionnées dans les écoles ecclésiastiques; on y cultive même en plusieurs diocèses les connaissances humaines qui sont aujourd'hui plus répandues dans les diverses classes de la société : l'histoire, les mathématiques, la physique, les sciences naturelles; et maintenant, le clergé compte dans ses rangs, non seulement beaucoup d'excellents prédicateurs, mais encore un grand nombre d'écrivains distingués, qui défen-

dent avec talent les saines doctrines, soit dans les feuilles périodiques, soit par des ouvrages appropriés aux besoins du siècle.

Quels reproches mérités peut-on faire au clergé français, objet de tant d'insultes en ces temps de triste mémoire, où rien de sacré, rien d'auguste n'est respecté? Sous la restauration, les journaux du libéralisme accusaient les évêques de mettre du luxe et du faste dans les dépenses de leur maison; or, il leur eût été impossible de mériter ce blâme, vu la modicité de leurs revenus; ils étaient moins bien traités par le gouvernement que les préfets et les commandants de divisions militaires; et c'est un fait notoire qu'ils s'imposaient des privations et faisaient des épargnes dans l'intérêt de leurs séminaires, des maisons religieuses et des établissements de charité; et si l'on peut citer deux ou trois évêques qui aient porté plus loin que leurs collègues la représentation attachée à leur rang, c'étaient des prélats d'une grande naissance, et jouissant d'un riche patrimoine, dont les noms furent

bénis par les familles pauvres et malheureuses. Chose étrange! nous pourrions citer telles villes épiscopales où les libéraux eux-mêmes se plaignent de l'extrême simplicité des évêques, réduits au plus strict nécessaire par le retranchement opéré dans leur traitement. On voudrait, pour ainsi dire, les contraindre à monter en voiture, après leur avoir reproché de ne point aller à pied comme les Apôtres, tant il leur serait difficile de plaire aux hommes de la révolution, s'ils en avaient la pensée.

Les écrivains de ce parti ont encore beaucoup insisté sur la prétendue ambition des évêques. Qu'elles preuves ont-ils alléguées à l'appui de cette accusation? Aucune qui mérite un sérieux examen. Les évêques observaient exactement les saints Canons qui prescrivent la résidence, se livrant à tous les soins que réclament l'administration des paroisses et le soutien des bonnes œuvres. S'ils se rendaient à Paris, c'était dans l'intérêt des affaires de leurs diocèses, ou pour remplir les devoirs de la pairie; et ils s'empressaient de retourner au

milieu de leur troupeau dès que leur présence dans la capitale n'était plus exigée par d'impérieuses obligations. L'un d'eux, qui d'ailleurs ne possédait qu'un titre d'évêque *in partibus infidelium*, a longtemps siégé au conseil du roi, en qualité de ministre de l'instruction publique et des affaires ecclésiastiques; et tous ceux qui l'ont vu de près peuvent attester que ce prélat était modeste, exempt d'ambition, comme il se montrait sage et éclairé dans les discussions les plus épineuses. Et s'il nous est permis de parler de nous dans cet écrit, nous dirons que nous nous sommes toujours tenus fort honorés des insultes qui nous furent libéralement prodiguées par les journaux de la révolution; mais qu'il n'y eut jamais un mot de vrai dans toutes les inepties qu'ils débitèrent gravement sur un ton de lamentation concernant ce comité secret, nommé par eux *Camarilla*, où les affaires du royaume eussent été réglées avant d'être discutées au conseil du roi; ils nous appelaient du nom de président de la *Camarilla* et nous apprenions seulement par leurs lecteurs, que ce mystérieux comité existait, que nous en

étions le président, et que tel seigneur de la cour en était simple membre quoiqu'il eût été beaucoup plus capable que nous de le présider. Ce fait signale l'ignorance ou la mauvaise foi des écrivains de la révolution dans la controverse passionnée qu'ils soulevèrent contre le clergé; c'est dans cet unique but que nous en faisons mention ici.

Venons aux accusations dirigées contre le clergé du second ordre. Les écrivains du libéralisme ont fréquemment appelé l'attention de leurs lecteurs sur quelques scandales inévitables dans une classe aussi nombreuse. Sur douze apôtres, il y eut un traitre qui livra son divin maître à ses ennemis. Comment serait-il possible que sur trente ou quarante mille prêtres, il n'en existât pas plusieurs qui, entraînés par des passions mal domptées au temps de l'épreuve, ou se trouvant dans des circonstances périlleuses, n'eussent pas oublié la sainteté de leur caractère?

Accusateurs passionnés du clergé, voulez-vous une preuve palpable de votre

injustice à son égard? Ces hommes, dont vous avez fait les objets privilégiés de votre haine et de vos calomnies, furent jetés par les tempêtes politiques sur des rives étrangères, et partout où ils fixèrent leur demeure, ils laissèrent une haute réputation de savoir et de vertu. C'est surtout depuis le séjour des prêtres français en Angleterre, que le nombre des chapelles catholiques s'y est prodigieusement accru, les conversions au catholicisme étant alors devenues très fréquentes; on a vu de près ses ministres persécutés pour la foi; on a connu leur vie régulière et édifiante, et l'on a passé facilement de l'estime de leurs personnes au respect de leurs croyances. Or, ce clergé qui dans tous les pays de l'Europe s'est concilié la vénération des peuples n'a certes pas dégénéré. On peut même affirmer que depuis la restauration du culte catholique en France, il est plus sévère dans ses mœurs qu'il ne le fut pendant le cours du dernier siècle, soit parce qu'il est plus occupé par d'utiles travaux, soit parce qu'ayant été dépouillé de tous ses biens, les vocations au sacerdoce sont plus pures et plus généreuses,

soit enfin parce que s'il a été privé, par la destruction des bénéfices, de grandes ressources pour faire le bien et de la considération attachée à la fortune, il est moins exposé qu'autrefois aux dangers d'une vie molle et opulente.

Nous dirons encore aux impitoyables détracteurs du sacerdoce : vous déclamiez avec chaleur contre les rares scandales du clergé; eh bien! oseriez-vous soutenir la comparaison entre vous et ces prêtres que vous calomniez avec tant d'impudence et de mauvaise foi ? Si l'on prenait au hasard quarante ou cinquante ecclésiastiques, puis un nombre égal d'hommes de la classe à laquelle vous appartenez, croyez-vous sincèrement que des juges impartiaux appelés à prononcer de quel côté il y a plus de mœurs, plus de charité pour les pauvres, plus de vertus, après une recherche exacte des faits, après un sérieux examen, porteraient le jugement en votre faveur? Consentiriez-vous à vous imposer pendant un an seulement toutes les privations de fêtes et de plaisirs auxquelles les prêtres catholiques

se condamnent, durant leur vie entière, pour rendre leur ministère plus utile aux peuples? Cette seule question : êtes-vous chastes? ne vous ferait-elle pas monter la rougeur au front, et ne diriez-vous pas alors ce que dit Félix à saint Paul, lorsque cet apôtre lui parlait avec véhémence de la chasteté et du jugement de Dieu : « nous vous entendrons une autre fois, dans un temps plus opportun? » Hommes injustes! avant de jeter la pierre aux ministres du sanctuaire, mettez donc la main sur votre conscience et jugez-vous vous-mêmes.

Vous signaliez à l'attention du public des scandales commis par quelques prêtres indignes de ce nom, frappés d'interdit par leurs évêques, abandonnés de leurs confrères, et votre but était de couvrir d'opprobre aux yeux de la multitude une classe entière de pasteurs vertueux qui lui prêchaient la pure morale de l'Evangile. Etait-ce dans la vue de rendre le peuple plus régulier dans ses mœurs? Croyiez-vous que ses habitudes s'épureraient, que les vertus domestiques et sociales fleuriraient au sein

des familles lorsque vous auriez flétri dans l'opinion les hommes qui par état leur apprenaient à soumettre les passions au joug de la raison et de la foi?

Vous vous érigiez en défenseurs de la morale, en vengeurs de la vertu, et vous ne cessiez d'appeler la haine et le mépris sur les missionnaires et les Jésuites, sur les institutions et les hommes les plus capables de ramener la nation aux sentiments de la piété chrétienne, cette source admirable de tant d'œuvres utiles à l'humanité souffrante, de tant de remèdes efficaces aux plaies d'une société corrompue? Agissiez-vous ainsi dans l'intérêt de la morale et de la vertu?

Vous étiez les défenseurs de la morale et les vengeurs de l'innocence, et dans le temps même où vous usurpiez ces titres honorables, vous réimprimiez, vous prôniez, vous répandiez avec profusion les livres les plus impies et les plus immoraux parmi des populations simples et vertueuses; vous n'étiez donc pas les défenseurs de la morale, vous en étiez les fléaux; vous n'étiez donc pas les vengeurs de l'innocence, vous en étiez les

corrupteurs. Et lorsque vous faisiez paraître sur les théâtres de la France le Tartuffe de Molière pour outrager le sacerdoce par de calomnieuses allusions, c'est vous-mêmes qu'on représentait sur la scène : car vous n'avez que trop bien rempli le triste rôle d'une hypocrite sagesse. J'en atteste vos imprudents amis qui, dans leur fol orgueil, se sont glorifiés d'avoir joué la comédie pendant quinze ans. Au reste, sur cet objet, les faits parlent mille fois plus haut et plus fort que les étranges confessions des coupables.

La vérité est que vous étiez dévorés par une soif ardente d'or et de pouvoir, et que pour la satisfaire vous vouliez renverser le trône; or, pour amener cette sanglante catastrophe, vous aviez besoin, non d'un peuple vertueux, mais d'un peuple immoral; non d'un peuple ami de l'ordre, mais d'un peuple ami de la révolte; non d'un peuple qui fréquentât les temples de Dieu, mais d'un peuple qui fréquentât les tavernes et les maisons de débauches; non d'un peuple accoutumé à respecter la conscience, mais

d'un peuple disposé à la vendre pour quelques pièces d'argent; non d'un peuple modéré dans ses habitudes et ses goûts, mais d'un peuple grossier, stupide et féroce, prêt à se rouler dans le sang de ses victimes; prêt à renverser les croix et profaner les sanctuaires du Dieu vivant.

Voilà le peuple que vous instruisiez à l'école du crime, que vous vouliez plier sous l'empire de vos passions ambitieuses et cupides, lorsque, lui parlant avec tant d'affectation et de persévérance des scandales de quelques prêtres, vous taisiez les vertus du grand nombre. Eh bien! le clergé vous pardonne volontiers toutes les injures dont vous lui avez fait boire la coupe amère jusqu'à la lie; et il désire que vous ayez mille fois plus de biens véritables et solides, que vous ne vous en souhaitez à vous-mêmes; il demande pour vous au ciel la lumière de la vérité, la paix d'une conscience pure, l'espérance d'un heureux avenir au delà du tombeau qui recouvrira bientôt vos ossements arides et votre froide poussière. Tant que ces biens vous manqueront, fussiez-

vous assis sur des monceaux d'or et couverts de la pourpre royale, vous seriez les plus pauvres et les plus malheureux des mortels.

Mais la haine du clergé s'est calmée dans la masse de la nation, et, si nous avons réfuté ces calomnieuses imputations, c'est parce que le sujet traité dans cet écrit nous imposait le devoir de le faire; c'est encore parce que cette haine se montre toujours vive et outrageante sous la plume de plusieurs auteurs de journaux et écrits révolutionnaires.

Le reproche principal que l'on fait actuellement au clergé, c'est de n'aimer ni le gouvernement, ni l'ordre de choses établi depuis 1830.

Il est vraiment beau cet ordre de choses, pour mériter la vénération et l'amour du clergé! Vous aviez promis un gouvernement à bon marché, et l'impôt payé par le peuple est augmenté de plus de deux cents millions! vous aviez promis la liberté, et jamais depuis le règne de Robespierre on n'avait vu autant d'arrestations arbitraires, d'emprison-

nements prolongés avant le jugement des tribunaux, de visites domiciliaires et autres douceurs libérales. Vous ne cessiez de déclamer contre les gens de cour, et votre cœur semblait palpiter d'amour pour l'égalité, et vous n'avez fait que substituer à l'aristocratie de la naissance fondée sur des services rendus à l'état, l'égoïste aristocratie des nouveaux parvenus. Ce changement de situation dans les rangs de l'ordre social a-t-il rendu le peuple beaucoup plus riche et plus heureux?

Le clergé n'aime point le gouvernement! Mais comment pourrait-il aimer un gouvernement qui, n'étant ni protestant, ni juif, ni catholique, se montre indifférent à toute religion? Pour aimer un pareil gouvernement, il faudrait qu'il fût lui-même dépourvu de tout sentiment religieux? Or, grâces à Dieu, tel n'est point le clergé de France.

Le clergé n'aime pas le gouvernement! Mais le gouvernement n'est sorti de l'indifférence en matière de religion proclamée par lui dans un acte solemnel que pour

salarier les rabbins des synagogues; que pour multiplier les écoles et les temples du protestantisme ; que pour changer une église catholique en Panthéon dédié aux chefs de l'impiété ; que pour se réjouir des alliances protestantes conclues au sein de la dynastie régnante. Sont-ce là des titres à la reconnaissance et à l'amour du clergé?

Le clergé n'aime pas le gouvernement! Mais le gouvernement ne respecte pas le jour du Seigneur ; il n'oppose pas une puissante digue au torrent de l'impiété et de l'immoralité ; il sacrifie en toute circonstance la religion à la politique ; il laisse insulter le clergé dans les rues par des manants ; dans les carrefours, par des bouffons ; sur les théâtres, par des acteurs, et dans d'infâmes libelles, par des écrivains incrédules et protestants. Sont-ce là des titres incontestables à la reconnaissance et à l'amour du clergé?

Le clergé, dites-vous encore, n'est point dévoué à la nouvelle dynastie ; il conserve de l'affection pour les princes bannis. Mais s'il abjurait son ancienne affection pour des

princes vertueux qui l'ont traité avec honneur et avec amour au temps de leur puissance, parce qu'ils sont maintenant malheureux et errants sur le sol de l'étranger, ne serait-il pas ingrat, vil, méprisable à vos yeux? et si vous le voyiez comme plusieurs d'entre vous s'étendre dans la boue devant le pouvoir du moment, à chaque révolution nouvelle qui brise un trône, qui bouleverse un empire, ne l'accuseriez-vous pas, et avec raison cette fois, de cupidité et d'ambition? Le clergé est ferme dans ses principes; il persévère dans les sentiments que lui inspirent des doctrines dont il n'est pas l'auteur, mais qu'il a reçues du ciel en dépôt. Est-ce un crime? Faudrait-il, pour vous plaire, qu'il immolât ses croyances et ses affections aux préjugés du siècle, aux caprices de la fortune, aux intérêts d'un jour qui n'aura pas de lendemain? Le clergé souffre avec patience; il se tait, et, s'il ouvre la bouche, c'est pour évangéliser les peuples; c'est pour bénir ceux qui le maudissent; c'est pour consoler les pauvres, assister les affligés, les malades et les mourants. Il observe les lois; il n'exhorte pas le peuple à la révolte; il se montre ami de l'ordre; il

prêche des doctrines de paix, de justice et de pardon; il prie même pour le chef de l'état, pour les hommes qui gouvernent la France. Que voulez-vous de plus? l'apostasie de ses croyances, l'ingratitude envers d'augustes bienfaiteurs, de la bassesse dans les sentiments! S'il devait à ce prix acheter vos faveurs et jouir de votre protection, il leur préférerait les chaînes d'un esclave et la hache du bourreau.

Mais, tandis que vous lui adressez ces reproches, des hommes d'une opinion opposée à la vôtre trouvent qu'il fait trop pour le gouvernement présent, et n'agit point assez dans l'intérêt des princes exilés : ils lui font un crime de prier publiquement pour le Roi des Français. A ceux-ci nous répondrons : l'Eglise prie pour tout le monde : pour les princes et les peuples, pour les hérétiques et les juifs, pour ses protecteurs et ses persécuteurs. Dans toutes les opinions, Louis-Philippe est roi de fait; en cette qualité, il est actuellement chef de l'état; or, pour remplir ses devoirs et rendre à chacun ce qui lui est dû, il a certes un pres-

sant besoin de prières; au milieu des séductions du pouvoir, le salut de son âme est exposé à de nombreux périls, comme le salut de sa vie au milieu d'une troupe d'infâmes assassins. Prier pour lui dans les temples et au moment des divins offices, c'est donc non seulement accomplir une œuvre permise par la loi de Dieu, et autorisée par l'usage de l'église, c'est faire encore un grand acte de charité chrétienne.

Après avoir parlé de la science, des mœurs, des vertus du clergé catholique en France, nous le féliciterons avec joie de son invariable dévoûment à la chaire de saint Pierre. C'est du haut de cette chaire, toujours inébranlable au milieu des trônes qui tombent, des dynasties qui meurent, des empires qui s'écroulent avec fracas et se relèvent pour succomber encore, que partent la plupart des oracles de l'église catholique. Les conciles généraux ne peuvent s'assembler que rarement; mais les Pontifes romains, successeurs de saint Pierre, dont la chaîne ne s'interrompt jamais, héritent des prérogatives qui furent accordées au

premier chef du collége apostolique, pour conserver intact le dépôt de la révélation. Comme lui, il est le fondement de l'église contre laquelle les portes de l'enfer ne prévaudront pas; comme lui, il reçoit les clefs du royaume des cieux pour lier et délier, et sa sentence prononcée sur la terre est ratifiée dans le ciel; comme lui il est établi pour confirmer ses frères dans la foi; et ses décisions dogmatiques, adressées à tous les évêques de la catholicité, éclairent les fidèles, foudroient les nouvelles erreurs avant qu'elles aient eu le temps de grandir; et constamment, depuis dix-huit siècles, ces jugements du siége apostolique furent acceptés avec respect, comme le jugement de Dieu même, fixant le sens de sa parole et la croyance des fidèles par la puissante voix de son vicaire sur la terre. Sans cet immobile centre de l'unité catholique les disputes religieuses seraient éternelles, et les esprits, flottant perpétuellement à tout vent de doctrine, l'église de J.-C. ne présenterait plus aux regards de l'univers que la confusion de l'enfer. Mais là viennent aboutir et se resserrent à jamais les liens sacrés de l'unité

de foi, de l'unité de culte, de l'unité de ministère; et l'église catholique est toujours triomphante de l'erreur, parce que, toujours attachée à son chef divinement assisté, elle demeure invariablement belle de l'éclat de la sagesse et de la vérité, telle qu'elle fut à son origine.

Heureuses donc les nations qui ne se séparent jamais de la communion romaine; la foi ne périra pas en elles! Heureux les évêques qui, au temps des violentes tourmentes, se souviennent que s'ils sont *pasteurs à l'égard des peuples, ils sont brebis à l'égard de Pierre* (1); ils ne feront pas naufrage au plus fort de la tempête! Heureux les prêtres et les fidèles qui se montrent soumis à leurs évêques unis au Pontife romain; ils ne seront la proie ni de l'hérésie, ni du schisme, ils resteront enfants dociles de Dieu et de l'église. Mais, si à des époques de persécution ou de vertige, leur premier pasteur venait à briser les liens de la communion avec Rome, ils devraient déserter à

(1) Parole de Bossuet, dans son discours sur l'*unité de l'Eglise*.

l'instant sa bannière, et se ranger sous la houlette de Pierre; car près de lui se trouve le salut, et loin de lui, la mort.

Tels sont les sentiments dont l'église de France se montra constamment animée envers le saint Siége aux divers âges de sa longue durée. Et tout récemment encore elle a donné au vénérable Pontife de Rome un magnifique et consolant témoignage de sa foi et de son attachement au centre de l'unité catholique. Je ne parle pas de son héroïsme à l'époque de la révolution de 89, lorsque cent trente évêques sur cent trente-quatre, suivis de la masse du clergé, adhérèrent d'esprit et de cœur aux décisions du siége apostolique, aimant mieux être dépouillés de tous leurs biens et mourir, que de violer le sacré dépôt de la foi et de la discipline ecclésiastique. Mais j'appelle l'attention des fidèles sur l'édifiante soumission d'une partie très notable du clergé français au jugement émané de la chaire de saint Pierre, pour condamner les erreurs de M. l'abbé de Lamennais. On n'a peut-être pas assez vivement apprécié tout ce

que sa conduite dans cette mémorable circonstance suppose de foi vive et inébranlable, et tout ce qu'elle présage d'heureux événements à l'église de France.

M. l'abbé de Lamennais est incontestablement un des plus grands écrivains du siècle; mais, comme Rousseau, son modèle dans l'art d'écrire, il manque de jugement: chez lui, l'imagination est plus forte que la raison. S'il rencontre la vérité, il la revêt de vives couleurs; il l'appuie sur des raisonnements pressants; il la présente aux regards du lecteur dans toute la pompe et l'éclat d'un style entraînant : tel se montre aussi Rousseau en plusieurs endroits de ses écrits; mais ainsi que ce sophiste si fécond en absurdes paradoxes, il se laisse facilement séduire par des opinions erronées; et de même que lui, il a tellement avancé le pour et le contre sur d'importantes questions, qu'on peut réfuter ce qu'il dit maintenant par tout ce qu'il a dit autrefois; avec une moitié de ses ouvrages, on peut détruire l'autre.

Le premier volume de l'*Indifférence en matière de religion*, lu avec admiration et avec fruit par les gens de lettres et les hommes du monde, le fit considérer par le clergé, comme le plus éloquent défenseur du christianisme dans les temps modernes. Mais la publication du second volume du même ouvrage révéla le côté faible de son talent. Il y développa sous la forme d'une métaphysique aride un système nouveau sur la certitude qui, sérieusement examiné, n'est propre qu'à conduire au scepticisme. La célébrité dont il jouissait fit à ce système de nombreux partisans, dans le jeune clergé surtout. En proclamant la raison générale seule règle, seule base immuable de la certitude, il parut abattre l'idole du philosophisme, qui est la raison individuelle; et aussitôt, plusieurs jeunes ecclésiastiques distingués par leurs talents se rangèrent autour de lui, et propagèrent sous sa direction suprême la sublime découverte qu'il prétendait avoir faite dans la controverse religieuse. Il compta beaucoup d'admirateurs et de disciples dans les divers diocèses de France, et il devint le chef d'une nouvelle

école. Il exalta les prérogatives du saint Siége et abaissa tant qu'il put l'autorité des évêques; et alors ses disciples le regardèrent, non seulement comme le plus grand apologiste du christianisme contre les incrédules, mais comme le plus ferme soutien du saint Siége, contre les hérétiques et les hommes imbus de funestes préjugés sur la cour de Rome. Ici encore son esprit, toujours porté aux extrêmes, dépassa les bornes de la vérité, et il soutint des opinions exagérées au jugement même des docteurs ultramontains. Mais toutes ses paroles étaient des oracles pour l'école de récente création; et, à ses yeux, l'abbé de Lamennais avait reçu du ciel la sublime mission de subjuguer le siècle par la puissance et l'éclat de son génie, et de le faire tomber désarmé et vaincu aux pieds de la religion catholique.

Cependant l'enthousiasme pour le nouveau maître fut loin d'être général : il rencontra de redoutables contradicteurs dans le corps des évêques et dans le clergé du second ordre; mais les contradictions, au

lieu d'effrayer le maître et les disciples, n'eurent d'autre résultat que de les rendre plus ardents et plus aigres dans la controverse; ils se croyaient assurés de renverser à la longue tous les obstacles, et ils propagèrent un esprit d'insubordination à l'autorité épiscopale dont les traces funestes sont heureusement effacées.

La révolution de 1830 éclata; le trône fut brisé, et l'on ne parlait plus que de libertés publiques dans les rangs du parti victorieux; et alors l'abbé de Lamennais rêva que le moment était venu de réclamer et d'obtenir la liberté entière de l'église, en détruisant tout-à-coup ses rapports avec l'état, et il se mit à bâtir encore un système de réforme, dont l'exécution devait imprimer au christianisme une forme nouvelle et le ramener à la force du premier âge; or, dans la vue de répandre ce système parmi les hommes de la révolution qui seuls pouvaient en procurer le succès, il se fit apologiste des révolutions après avoir été apologiste de la royauté. Oubliant les maximes des livres saints et les traditions de l'église, il prêcha

la révolte contre les rois. Alors il ne soutenait plus seulement un système philosophique sur la certitude; il ne se bornait plus à reculer les bornes de l'autorité du saint Siége par des opinions exagérées : il combattait directement la croyance catholique sur la soumission due aux puissances établies par Dieu même pour maintenir l'ordre et la justice dans les états. Le dépôt de la foi était en danger, et le pape Gregoire XVI condamna, par une lettre encyclique adressée à tous les évêques du monde, les erreurs de l'abbé de Lamennais et des autres rédacteurs de l'*Avenir*.

C'est alors qu'on put craindre un instant l'apparition d'une nouvelle secte, soutenue par un écrivain d'un grand talent. Le novateur réunissait dans sa personne toutes les brillantes qualités et toutes les passions ardentes qui ont la puissance de donner un long cours à l'erreur. Jusque-là ses partisans l'avaient considéré comme un homme extraordinaire, suscité, dans un siècle de fer, pour opérer une magnifique réforme du monde et de l'église; et ils étaient

presque en adoration perpétuelle devant son génie. Mais c'est ici qu'il faut admirer la conduite de la Providence et l'empire de la foi sur l'intelligence de l'homme. Lorsque la voix du souverain Pontife se fit entendre à l'univers catholique pour proclamer la doctrine de vérité confiée à sa garde et étouffer l'erreur dans son berceau, après plusieurs pénibles tergiversations, après plusieurs rétractations hautement rétractées, l'abbé de Lamennais resta seul obstiné dans la voie qui conduit aux abîmes. En un instant ses admirateurs et ses disciples l'abandonnèrent pour se ranger en masse, comme des brebis dociles, sous la houlette de Pierre; et, déplorable victime d'un indomptable orgueil, il demeure étonnné, humilié d'errer à l'aventure dans l'affreuse solitude qui s'est étendue autour de lui et dont les sables brûlants l'aveuglent. Il crie, il rugit dans le désert, et pas un écho des sanctuaires lointains ne répète son appel au combat et ses paroles de révolte; et pour sortir de cette désespérante solitude, il se traîne douloureusement avec les débris d'une célébrité déchue à la suite de ce parti démo-

cratique qui médite la chute de tous les trônes, le bouleversement de tous les empires et dans les rangs duquel on chercherait en vain parmi les hommes éclairés un catholique sincère.

En voyant M. l'abbé de Lamennais tomber de si haut dans un si profond abîme on pleure sur sa faute et son malheur; on voudrait, au prix de son sang, l'arracher des cruelles mains de l'ange perdu par l'orgueil, pour lui rendre la vie aux pieds de l'Eglise qu'il méconnaît après l'avoir utilement servie. Mais, combien est consolante la soumission sans bornes de ses anciens disciples aux doctes enseignements du successeur de saint Pierre! Une soumission aussi parfaite, aussi universelle, après une longue et ardente controverse, est un fait unique dans les fastes de l'esprit humain et de la religion. Or, puisqu'à cette époque de vertige et de dépravation, où l'homme séduit par l'amour désordonné d'une indépendance absolue blanchit d'écume le frein de toute autorité divine et humaine, le clergé de France se presse avec une telle

unanimité de sentiments autour de la chaire de vérité; puisque, renonçant à tout esprit superbe d'erreur, il professe un si profond respect pour les décisions dogmatiques de l'église, mère et maîtresse de toutes les églises, la foi catholique ne périra point en France. Non, elle ne périra point parmi nous, cette divine foi, précieux trésor des enfants de Dieu; car il n'y a pas d'exemple durant le cours de dix-huit siècles, qu'une grande église ait succombé dans la lutte contre l'erreur, lorsqu'elle s'est tenue si fortement unie au centre de l'unité catholique. On peut l'humilier, on ne peut l'abattre; on peut la persécuter, on ne peut la détruire; et si le sang de ses pasteurs coule, Dieu bénit les fidèles en vue de leur courage et de leurs mérites; ce pur sang engraisse et féconde la terre qu'il arrose; il devient encore une semence de chrétiens comme au premier âge de l'église.

Si donc de nouvelles tribulations naissent pour l'église de France de bouleversements politiques qui semblent inévitables, elle se souviendra, s'il le faut, qu'elle est fille du

martyre et on la verra sortir encore une fois du creuset enflammé de la persécution, pure, forte et toute radieuse de la gloire de ses invincibles confesseurs. Dieu, dans sa miséricorde, la récompensera par la paix de son héroïsme au moment du combat; et, relevant la croix abattue, elle la plantera victorieuse sur le tombeau de ses persécuteurs.

CHAPITRE V.

—

Des vains efforts du Protestantisme et de deux autres sectes, pour devenir en France la Religion dominante.

Depuis la cessation des guerres civiles allumées en France par le protestantisme, jamais les disciples de Luther et de Calvin n'avaient montré, pour la propagation de leurs doctrines, un zèle de prosélytisme semblable à celui qui les agite en ce moment. Les grâces qu'ils reçoivent du gouvernement depuis la révolution de juillet, le choix de deux protestants appelés successivement au ministère de l'instruction publique, les alliances contractées par les princes et princesses de la dynastie régnante avec des familles allemandes appartenant à la secte luthérienne, et la défaveur jetée par les hommes du pouvoir sur le clergé catholique les flattent sans doute du doux espoir qu'un

jour leur communion deviendra la religion dominante en France. Ils se sont donc mis à l'œuvre avec une infatigable ardeur, dans le dessein d'opérer parmi les catholiques de nombreuses conversions au protestantisme.

« Il n'y a qu'un cri des quatre coins de la « France », disait l'*Ami de la religion*, le 12 octobre 1837, « pour se plaindre du prosé-« lytisme protestant. Des émissaires courent « de tous côtés; ils répandent des livres; ils « cherchent à séduire de pauvres catholiques « et ils s'adressent aux classes ignorantes. « A Orléans, ils ont distribué de petits « traités; ils promettent à des ouvriers des « secours et du travail; ils se flattent déjà « d'en avoir gagné plusieurs. Si, après cela, « il se trouve là un ministre doucereux et « insinuant, il ne manquera pas d'attirer « quelques âmes simples.

« Cette propagande protestante se fait « actuellement de la manière la plus publi-« que. Autrefois on y mettait du mystère: « aujourd'hui on ne s'en cache plus. Le « dernier compte-rendu de la société évan-« gélique de Genève, publié en 1837, nom-

« me treize départements du royaume où « cette société exerce principalement son « zèle. Ce sont la Côte-d'Or, le Doubs, « l'Isère, le Jura, la Haute-Marne, la Meur- « the, le Nord, le Puy-de-Dôme, le Bas- « Rhin, la Haute-Saône, Saône-et-Loire, les « Vosges et l'Yonne. Nous avons en effet « signalé les menées des protestants dans « plusieurs de ces départements.

« Mais c'est surtout à Paris et à Lyon qu'ils « agissent avec plus d'ardeur. Ces deux « villes sont pour eux comme deux centres, « d'où ils se répandent dans les provinces. « Là ils ont des protecteurs puissants, des « comités d'action, des bureaux de corres- « pondance; des hommes en place, des « banquiers, des dames zélées sont à la tête « du mouvement. On met tout en œuvre, « on s'insinue partout; on prétend que l'occa- « sion est favorable et qu'il faut se hâter d'en « profiter, et en effet les prédicants et les « colporteurs s'agitent d'une manière extra- « ordinaire, répandent des bruits, exagèrent « leurs succès, et parviennent ainsi à jeter « de la poudre aux yeux.

« La société évangélique de Genève se « vante d'avoir placé en France 303 Bibles « et 6200 Nouveaux Testaments; elle parle de « l'œuvre du colportage comme de l'une des « plus anciennes de la société. Dans la pre- « mière année, elle n'avait que sept colpor- « teurs; aujourd'hui elle occupe vingt et un « de ces colporteurs du *Message de paix.*

« Onze départements », dit le compte-rendu, « ont été parcourus. Dans celui de « Saône-et-Loire les ventes ont été abon- « dantes. Plus on avance vers le nord-ouest, « plus semble s'éclaircir *le sombre brouil-* « *lard du papisme.* Dans la Lorraine, ce « pays qui de bonne heure a donné de si « grandes espérances, et qui offre aujour- « d'hui un intérêt toujours croissant, le « colportage est dirigé par MM. Mounier et « Vaucher. C'est toujours le département « de Saône-et-Loire qui occupe le plus « grand nombre de nos ouvriers évangéli- « ques. Entreprise, il y a trois ans, avec trois « ouvriers, cette œuvre compte aujourd'hui « cinq stations principales confiées aux soins « de cinq pasteurs. »

Les journaux politiques du parti légitimiste signalent aussi le mouvement que se donne le protestantisme en France, pour étendre ses conquêtes aux dépens du catholicisme; et plusieurs évêques ont publié des lettres pastorales, pour prémunir les fidèles contre la séduction des novateurs. « Ce n'est plus clandestinement », disait M. l'Archevêque d'Amasie, administrateur du diocèse de Lyon, dans une lettre adressée aux curés de ce diocèse, le 22 avril 1837, « que la secte cherche à faire des prosélytes « ou à ébranler la foi des fidèles; mais, c'est « publiquement qu'elle tient des réunions « dans notre ville; c'est sur les ponts, c'est « dans les rues et jusqu'aux portes de nos « églises qu'elle étale, qu'elle distribue des « libelles diffamatoires, des pamphlets im« pies sous les titres les plus innocents, des « Bibles traduites à sa manière. Elle colporte « ces mauvais livres dans les ateliers, dans « les hôpitaux, dans l'intérieur même des « maisons particulières.

« Profitant des circonstances, le parti ne « met aucune borne à ses projets d'envahis-

« sement; il semble vouloir faire la conquête
« de toute la jeunesse de France; on le voit
« s'emparer de toutes les institutions, de-
« puis les asiles de l'enfance jusqu'aux classes
« d'adultes, jusqu'aux écoles normales qu'on
« oblige à s'abonner à un journal protes-
« tant intitulé : *Le Manuel de l'Instruction*
« *publique*.

« Ces prétendus réformateurs ont leur
« société biblique, leur société philantro-
« pique, leur société d'instruction élémen-
« taire; et avec un fond commun ils ont
« créé, ils entretiennent des écoles pure-
« ment protestantes, des écoles mixtes, des
« écoles mutuelles; et comme si la misère
« du peuple était favorable à leur œuvre,
« ils essayent de gagner, par des secours
« pécuniaires, ceux des catholiques qui n'en-
« tendraient pas autrement le langage de
« l'erreur. Nous ne pouvons pas entrer ici
« dans le détail de tous les moyens employés
« par le protestantisme pour égarer la classe
« ignorante comme la plus pauvre; mais
« pourquoi ne dirons-nous pas que, au
« grand scandale de tous les gens de bien,

« et, malgré les réclamations faites à la « chambre des pairs, on continue à jouer « sur les théâtres, sous le nom de *Huguenots*, « le culte catholique, et tout ce qu'il y a de « plus auguste dans la religion, etc., etc. »

Des ministres indifférents par système à toute religion, qui n'espèrent pas trouver un appui dans le clergé catholique pour maintenir au pouvoir leur parti, sourient sans doute de joie à la vue de ces intrigues et de ces manœuvres du protestantisme. Peut-être se bercent-ils de l'espoir que, le nombre des protestants prenant en France un notable accroissement, le trône qu'ils ont élevé reposera sur une base plus solide. Un doctrinaire a dit que *pour orléaniser la France, il faudrait la protestantiser*, comme on disait aux beaux temps de la Convention nationale que, *pour la républicaniser, il fallait la décatholiciser* : style aussi barbare que la pensée dont il est la fidèle expression. Quel que soit l'espoir du ministère à cet égard, il est certain qu'il témoigne aux communions protestantes une bienveillance spéciale, dont l'effet imman-

quable est de les encourager au prosélytisme dont elles se montrent animées. Des livres où l'on a supprimé les dogmes catholiques qui leur déplaisent ont été distribués, par ordre du gouvernement, aux écoles primaires; des sommes considérables sont accordées pour bâtir des temples en l'honneur de Luther et de Calvin, et ouvrir des écoles à leurs disciples; et l'on ne cesse de multiplier les places de ministres, comme si l'on voulait arracher la France du sein de l'église catholique, pour la jeter aux pieds d'un moine apostat et marié, et d'un clerc infâme, marqué d'un fer chaud.

Lorsque les journalistes dynastiques rendirent compte de la célébration du mariage de M. le duc de Chartres, ils révélèrent assez clairement leur penchant au protestantisme pour que personne ne s'y méprît. Après avoir fait en quelques lignes une froide mention de la cérémonie catholique, le journal des *Débats*, organe avoué du parti doctrinaire, s'étendit avec complaisance sur la cérémonie luthérienne, louant en style pompeux la harangue du ministre, la simplicité, la noblesse, la majesté du culte

protestant; et tout récemment, M. le comte de Montalivet a laissé voir combien ce culte lui est cher (sous le rapport politique), dans une circulaire adressée aux préfets, pour leur indiquer le moyen d'anéantir une société reproductive des bons livres. Un des griefs articulés contre cette utile association, est qu'elle se propose de répandre des écrits sur le protestantisme; le ministre les signale comme des ouvrages hostiles à la liberté religieuse. Or, on ne voit pas qu'il soit touché des insultes faites à la religion catholique, par les actifs émissaires de la propagande protestante; il n'est nullement effrayé de ses intrigues et de son audace; il ne croit pas sans doute qu'elles soient hostiles à la liberté religieuse. Mais une société reproductive des bons livres se propose de répandre en France des écrits sur le protestantime, et aussitôt il s'inquiète, il s'alarme; il s'empresse d'indiquer aux préfets le moyen de déjouer une si criminelle entreprise, et il la juge dans sa profonde sagesse hostile à la liberté religieuse. Ainsi, pour que cette liberté fût respectée, il faudrait, selon la pensée du ministre, que les agents

du protestantisme eussent tout droit d'outrager dans d'infâmes libelles les croyances, le culte, les pasteurs des catholiques, sans qu'il fût permis à ceux-ci de repousser la calomnie et l'injure..... Et, lorsqu'on leur aurait tellement lié les pieds et les mains, qu'ils ne pourraient plus se défendre, pour les consoler, M. de Montalivet viendrait leur dire : vous êtes libres !

Heureusement cette honteuse servitude ne pèsera pas sur la France catholique. Plus les ministres voudront la pousser au protestantisme, et plus elle fera de nobles efforts pour éclairer les protestants eux-mêmes. Afin d'atteindre ce but, il ne sera pas nécessaire d'employer la calomnie ; c'est l'arme des lâches; et la vérité, qui condamne le mensonge, ne s'appuie pas sur lui pour vaincre. Il suffira de faire connaître aux protestants l'histoire de leurs scandaleux fondateurs, les variations de leurs églises, la foi catholique telle qu'elle est en réalité, et non telle qu'elle est présentée à des gens ignorants et crédules par des ministres trompeurs. L'histoire des variations des églises

protestantes par Bossuet, et son exposition de la foi catholique ont opéré d'innombrables conversions parmi les disciples de Luther et de Calvin ; or, qu'est-ce qu'a fait le savant évêque de Meaux, pour ramener à l'église des enfants égarés? il n'a pas répandu le fiel de l'injure et de la calomnie : il a dit la vérité, et il l'a toujours appuyée sur des monuments authentiques, sur des preuves irrésistibles. On ne saurait donc trop répandre aujourd'huile s immortels ouvrages de ce grand évêque; et il sera sans doute très utile aussi de répondre aux libelles du protestantisme par de petits écrits analogues aux circonstances et aux besoins du moment; ils confirmeront les catholiques dans la foi; ils verseront la lumière au milieu des ténèbres de l'erreur; et s'ils n'opèrent pas de nombreuses conversions, parce que les temps sont mauvais, ils dissiperont du moins de funestes préjugés; ils jetteront dans les intelligences séduites des germes de salut, qui, plus tard, avec l'aide de Dieu, descendront jusqu'au cœur, et y porteront des fruits de vie. C'est aux ministres protecteurs des sectes dissidentes qu'il importe

d'examiner si cette controverse favorisera l'accomplissement des vues de leur politique étroite et intéressée.

Combien est profond leur aveuglement ! Ils ne voient pas que s'ils réussissaient à rendre la France protestante, leur pouvoir serait plus menacé que jamais. Ils ont donc oublié l'histoire du protestantisme en France; ils ne savent plus que cette secte dont Genève est la capitale, constamment dominée par un esprit de démocratie, a plusieurs fois tenté de transformer notre antique monarchie en république fédérative. Nous avons résidé pendant trois ans au milieu des luthériens de l'Alsace, et nous pouvons affirmer que toute leur sympathie est pour le gouvernement populaire. A cet égard, leurs sentiments sont les mêmes que ceux des calvinistes de l'intérieur de la France; et ils les manifestèrent avec une telle énergie, qu'au moment où la révolution de 89 dépouilla le clergé catholique de sa fortune territoriale, ils demeurèrent tranquilles possesseurs de leurs biens. En augmentant le nombre des protestants, les

ministres ne feraient donc que rendre plus redoutable cette violente démocratie, dont les attaques imprévues troublent si souvent leur sommeil et répandent l'amertume au milieu de leurs jouissances.

D'ailleurs, dans le midi de la France, la foi est vive, surtout parmi les populations catholiques mêlées avec les populations protestantes; il règne entre elles une très forte antipathie; les imaginations s'enflamment facilement; les caractères sont ardents et disposés aux rixes sanglantes; et, si ces tristes querelles n'ont pas lieu plus souvent, on le doit à l'influence du clergé catholique sur les fidèles; or, lui sera-t-il possible de maintenir l'ordre, lorsque les ministres eux-mêmes se chargeront de le troubler par un système de gouvernement injurieux à la foi du peuple et favorable au progrès du prosélytisme protestant? Ne craignent-ils donc pas de rallumer un jour, dans cette partie de la France, les torches funèbres des guerres de religion? ou croiraient-ils follement que, plus il y aura de désordres dans le royaume, plus il leur sera facile de se maintenir tranquillement au pouvoir? Pauvres gens! ils mar-

chent en tremblant sur le bord des abîmes, et, pour n'y pas tomber, ils rendent le terrain plus glissant. Quelle admirable prévoyance! quelle profonde sagesse!

Au reste, nous le disons avec une conviction entière : l'espérance de voir le protestantisme arracher en France au catholicisme son sceptre et sa gloire de religion dominante, n'est qu'une vaine illusion, qu'une ridicule chimère.

En rejetant le dogme conservateur de la foi, c'est-à-dire l'infaillibilité de l'église, les fondateurs du protestantisme ont posé le principe de sa ruine; ils ont introduit dans son sein le ver rongeur qui réduit en poussière le cadavre dans le tombeau; car, par ce fait seul, ils ont ouvert la porte à toutes les sectes, à toutes les nouveautés dangereuses. Aussi, voyez comme depuis trois siècles leur grand œuvre de prétendue réforme a promptement dégénéré. Ils enseignaient que les livres saints renferment la parole de Dieu, et, qu'interprêtés par le sens privé, ils sont la seule règle de la foi; or, la plupart des ministres protestants ne veu-

lent plus voir aujourd'hui dans les livres sacrés que la parole de l'homme sujette à l'erreur. Prenant dans un sens arbitraire, allégorique, les textes les plus clairs de la révélation, ils n'admettent ni prophéties, ni miracles, ni mystères, ni même la divinité de J.-C.; ils ont d'abord imposé silence à l'église, maintenant ils imposent silence à Dieu même; ils ne veulent pas qu'il ait parlé pour les instruire, car ils ne pensent point avoir besoin de sa lumière. Pour le très grand nombre des ministres luthériens d'Allemagne, la confession d'Ausbourg n'est qu'un vieux papier qui s'en va par lambeaux; et si Calvin, sortant de sa tombe, revenait au milieu de Genève imbu des mêmes erreurs, entouré d'une grande puissance, son premier acte d'autorité serait d'y allumer de vastes bûchers, pour y jeter et y brûler les membres du vénérable consistoire comme autant de Michel Servet. La masse des pasteurs protestants est donc une réunion d'hommes indépendants de toute autorité en matière de foi, qui, se croyant plus éclairés que leurs maîtres, sont tombés les uns sur les autres,

d'abord dans le socinianisme, puis dans le déisme, puis enfin dans le ténébreux cahos du scepticisme. Et quant à ceux qui conservent encore des principes du christianisme, ou ils deviennent catholiques, ou ils se rapprochent du catholicisme ; et de là vient sans doute qu'on voit aujourd'hui en Allemagne de savants écrivains luthériens venger les Papes des calomnies de leur secte, et élever des monuments historiques en l'honneur de Grégoire VII, d'Innocent III, de Léon X.

En Angleterre, la confusion est encore plus grande qu'en Allemagne : les sectes y sont innombrables, et les docteurs de l'université d'Oxford publient des traités de doctrine, dans lesquels ils célèbrent l'unité et la force de l'église catholique, justifient les principaux articles de sa croyance et témoignent un vif regret de leur séparation; et, lorsque des ministres, pour donner plus de poids à leurs paroles, insistent sur la nécessité de se soumettre à l'autorité des pasteurs en matière de foi, il n'est pas rare de voir des familles entières déserter leur

bannière pour se ranger sous celle du catholicisme.

Les communions protestantes ne peuvent donc se vanter d'avoir ni l'unité de doctrine, leurs symboles sont remplacés par un nombre infini de systèmes contradictoires; ni l'unité de ministère, chaque secte est dirigée par des ministres indépendants les uns des autres; ni l'unité du culte, les cérémonies varient comme les opinions. Tous ces enfants de l'erreur s'en vont à l'aventure et marchent à tâtons dans un monde qui leur est inconnu : ils ont éteint le flambeau qui les éclairait; ils ne palpent plus que des ténèbres, et se précipitent vers de sombres abîmes.

Le protestantisme n'existe donc plus que de nom; il y a complète anarchie dans son sein; cette église hérétique et schismatique usée par le temps, que certains sages du siècle voudraient substituer au catholicisme, est un corps décharné, dépourvu de son ancienne vigueur : c'est une vieille femme couverte des manteaux

déchirés de Luther et de Calvin, toute ridée, toute cassée, toute courbée sous le poids des ans et des infirmités, à qui il ne reste assez de force et de vie, que pour se traîner misérablement et remuer sa langue de vipère dans les rues et les carrefours; et, lorsqu'elle veut discourir et réunir en sa présence de nombreux admirateurs, les passants jettent sur elle, sans s'arrêter, un regard de mépris et sourient de pitié à la vue de sa hideuse figure, de son grotesque accoutrement et de ses prétentions ambitieuses; seulement quelques gens pauvres et crédules l'écoutent la bouche béante, parce qu'elle les paie pour l'admirer; et ils s'en vont emportant son argent, plus stupides ou plus méchants qu'ils n'étaient avant de l'avoir vue et entendue.

N'est-ce pas là en effet le singulier accueil que le protestantisme reçoit en France, et les effets qu'il y produit, lorsqu'il envoie ses prédicateurs et ses libellistes au milieu des populations catholiques? Il se montre à elles comblé des faveurs du gouvernement; il ne néglige aucun moyen de pro-

pager la séduction..... Or où sont les villages et les villes qui se placent sous sa bannière usée ? Les écrits satyriques et calomnieux qu'il distribue sont, il est vrai, de nature à ébranler la foi des gens ignorants et grossiers, à diminuer la confiance qu'ils doivent témoigner à leurs pasteurs; mais ils n'étendent pas le domaine du protestantisme; tout au plus ils gagnent à cette secte remuante un petit nombre d'ouvriers pauvres et vicieux dont ils achètent la conscience souillée avec quelques pièces d'argent. Dans cette classe d'hommes accessibles à la séduction, les uns cependant rejettent ce vil prix de l'apostasie, et demeurent catholiques; les autres l'acceptent et ne fréquentent pas plus les temples de Calvin que les temples de J.-C. Quel est donc le résultat de toutes ces menées et de toutes ces intrigues? C'est de remplacer dans les classes ignorantes la religion par le matérialisme; c'est d'accroître en France le nombre des mauvais citoyens et des pères de familles dépravés; c'est de grossir la foule des voleurs, des assassins, des conspirateurs, en brisant le seul frein qui

comprime les passions cupides et brutales de la multitude. Tels sont les effets de la protection accordée aux sectes dissidentes par les hommes du pouvoir; ces hommes d'état, si vains de leur prétendue sagesse, pensent-ils donc que plus le peuple sera dépourvu de religion, moins il se montrera prêt à la révolte? Ignorent-ils que les méthodistes venus d'Angleterre sont les plus ardents émissaires du protestantisme, et que par eux ils poussent la nation à cette démocratie dont l'ombre seule les épouvante? Ces sectaires ne sont-ils pas en effet une réunion de niveleurs audacieux qui prêchent hautement des doctrines d'égalité républicaine? Ils sont redoutés sur le sol anglais, par tous les partisans de l'ancienne monarchie constitutionnelle.

Les ministres, protecteurs des sectes du seizième siècle, préparent donc des armes meurtrières pour accélérer le moment de leur chute : on dirait qu'ils ont résolu de se suicider. En d'autres moments cependant ils semblent redouter les progrès de l'immoralité parmi le peuple, et alors ils offrent

leur appui aux écoles des frères, établies pour l'instruction des ouvriers adultes; et le Préfet de Paris va présider en personne la distribution des prix dans ces écoles; et si un ecclésiastique pieux et zélé leur communique le plan d'un collége fondé sur des bases religieuses ils l'approuvent, ils encouragent ses efforts; et l'on a même entendu le Président du Conseil déclarer solennellement à la chambre des pairs qu'il était aussi bon catholique que M. le marquis de Dreux-Brezé.

Que faut-il conclure de tous ces faits contradictoires? sinon que les ministres de la nouvelle monarchie ne s'entendent plus; la confusion de Babel est dans leurs têtes; ils vont et reviennent sur leurs pas; ils hésitent, ils chancellent comme des hommes ivres ou frappés de vertige. Ils impriment une violente impulsion au torrent du mal, et ils jettent ensuite quelques pierres, quelques grains de sable sur son passage, comme pour opposer une digue à son cours impétueux. Evidemment la main de Dieu les poursuit et les frappe; car le trouble est dans leurs conseils; ils ne savent plus ni ce qu'ils disent ni ce

qu'ils font; et l'on croit entendre une voix partie d'en-haut qui leur adresse ce formidable arrêt : Votre dernière heure est proche! la terre gémit, et le ciel vous condamne!

Mais laissons les hommes du jour s'agiter dans le vide de leurs pensées et achevons de prouver qu'il n'y a pas de chances de succès pour le protestantisme dans l'assaut qu'il livre au catholicisme. Cette secte aspire à devenir en France la religion dominante; or elle est dépourvue du charme de la nouveauté si puissant sur l'esprit des Français et ne présente plus à leurs regards que les traits hideux de la décrépitude; d'un autre côté ses temples dénués d'ornements, son culte sec et aride, ne parlent ni à l'imagination, ni au cœur, tandis que les églises et les cérémonies du culte catholique touchent le cœur, en remuant divinement les sens. Le protestantisme oublie encore qu'il n'a pu faire la conquête de la France lorsqu'il était appuyé par des armées fanatiques et rebelles, et qu'il est privé des moyens de succès qui l'ont fait triompher dans d'autres contrées. Alors il livrait aux

princes tous les biens du clergé; or, en France, le clergé les a tous perdus au commencement de la révolution de 89. Il offrait le mariage aux prêtres et aux religieux déchus de la sainteté de leur état; or, en France, le clergé le repoussa toujours en masse, comme une sacrilége violation de ses promesses et de ses devoirs. Il affranchissait les fidèles du joug de la confession, du jeûne et de l'abstinence, ce qui rendait la religion, sinon très bien réformée du moins très commode; or, en France, les hommes sans religion, les catholiques faibles et infidèles à leurs devoirs n'ont pas besoin de se faire protestants pour s'exempter de ces pratiques utiles à la vertu, précisément parce qu'elles sont douloureuses à la nature. Ils enfreignent librement les lois de l'église; mais presque tous veulent du moins faire bénir leurs alliances par un prêtre catholique, recevoir les derniers sacrements, et confier leurs cendres à la terre qui a reçu la dépouille mortelle de leurs aïeux; ils sont nés catholiques, et ils tiennent à ce que leurs enfants n'abjurent pas l'antique religion de leur famille et de leur patrie. Et

c'est sans doute ce sentiment général qui a soulevé l'opinion publique contre les mariages protestants récemment conclus par les princes de la dynastie régnante.

Aujourd'hui, en France, on est catholique sincère, ou bien on est déiste, athée, sceptique, indifférent; mais on n'abandonne pas le catholicisme, pour aller prier dans une synagogue, ou pour faire la cène dans un temple de Luther ou de Calvin. Pour nous, le temps est passé où les peuples trompés par des docteurs de mensonge, qu'ils prenaient pour des envoyés du ciel, formaient des sectes nouvelles séparées de la communion romaine. On croit tout ce que croit l'église catholique, apostolique et romaine, ou l'on vit dans l'indifférence et l'on ne croit rien : car c'est de ce nom qu'il faut appeler les vaines théories d'une philosophie ennemie du ciel dont se repaissent encore quelques cerveaux vieux et malades, ou ces opinions d'une *religiosité* vague, d'un christianisme rajeuni, qui passent par la tête de quelques écrivains modernes : malheureux systèmes qui ne

reposent sur aucun solide fondement, ils naissent aujourd'hui, ils mourront demain; fruits éphémères d'une imagination folle, d'une raison séduite par des chimères, ils nous apparaissent comme les brouillards et les nuages du monde des intelligences. Un coup de vent suffit pour les dissiper; on les cherche dans l'espace, et l'on n'en aperçoit pas même une trace légère : ils ne sont plus.

Mais si la France repousse par la force de l'opinion les efforts que fait le protestantisme pour se populariser et devenir la religion dominante, elle paralyse également les intrigues des sectes nouvelles qui se flattent de l'espoir de s'étendre et de s'élever aux dépens du catholicisme. Que sont devenus ces burlesques Saint-Simoniens portant un costume d'apôtres, parcequ'ils se croyaient appelés, sinon du ciel, du moins par leur génie, à produire dans l'univers une complète révolution en politique comme en religion? Le christianisme, disaient-ils, a rendu de grands services à l'humanité, aux lettres, aux arts, à la civilisation; mais

c'est une institution usée par le temps, et qui ne se trouve plus en rapport ni avec les nouvelles lumières, ni avec les nouveaux besoins de la société. Le moment est venu, ajoutaient-ils, de fonder sur les débris de ce vieil édifice un temple d'une architecture moderne, où l'on proclamera des doctrines, où l'on établira un culte plus appropriés aux progrès de la raison humaine : cette idée fut souvent rebattue par les écrivains *du Globe*, et plusieurs rédacteurs de cette feuille périodique entrèrent en effet dans l'association Saint-Simonienne, pour concourir à la régénération du monde. Des apôtres se jetèrent dans les diligences, pour aller prêcher aux nations le nouvel évangile. Attendant d'abord peu de succès parmi la classe instruite, ils fondèrent leurs espérances sur la crédulité des classes ignorantes et ouvrières; et, montrant un touchant intérêt pour l'amélioration de leur position sociale, ils enseignèrent des doctrines d'égalité, et insistèrent sur le partage des terres. Mais le peuple haussa les épaules de pitié; il se moqua de leur barbe de bouc et de leur costume d'apôtre;

et dans plusieurs villes, ils furent baffoués, hués, poursuivis à coups de pierre et contraints de se cacher et de s'enfuir. Or, la persécution, qui multiplia les conquêtes du christianisme, devint funeste à la secte Saint-Simonienne : le ciel ne combattait ni avec elle, ni pour elle.

Les nouveaux apôtres firent en vain l'essai d'un autre moyen de succès. Connaissant l'influence des femmes sur la société, ils s'efforcèrent de les attirer à leur parti. Pour atteindre ce but, ils s'apitoyaient longuement sur l'état de dépendance et de servitude où les hommes ont la cruauté de les retenir, s'arrogeant exclusivement l'empire du monde, et ils leur prodiguèrent jusqu'à satiété les éloges les plus ampoulés et les plus voluptueuses adorations ; et ils se mirent à chercher dans l'univers la femme libre; on eût dit qu'ils pensaient à relever les autels et le culte de l'impudique Vénus. Toutes leurs conquêtes se bornèrent à séduire par l'orgueil quelques femmes d'une imagination ardente et folle, qui se crurent capables de remplir, aussi bien et encore

mieux que les hommes, les emplois civils, les fonctions de pairs, de députés, de ministres d'état. Mais l'extravagance de ces petites têtes vaniteuses fut, pour les personnes de leur sexe, un texte inépuisable de spirituelles plaisanteries, et tout à la fois un objet de mépris et de dégoût.

Les Saint-Simoniens virent donc, avec une profonde douleur, que leurs tentatives échouaient de tous côtés; et bientôt, pour comble de malheur, la division vint encore exercer ses ravages au milieu de la secte, par les prétentions ambitieuses de deux apôtres qui aspirèrent à l'honneur d'en être le chef unique et suprême. Or, l'orgueil de l'esprit conduit facilement à la corruption du cœur; et la doctrine du Père Enfantin, l'un des deux rivaux et le plus renommé des deux, parut tellement immorale, qu'elle fût flétrie par une sentence des tribunaux. Cet arrêt devint un coup mortel pour la nouvelle religion *du Globe*. Plusieurs Saint-Simoniens, désabusés et même ruinés, rentrèrent dans leurs foyers, renonçant pour toujours à la conquête du monde; d'autres,

plus aventureux, se jetèrent sur les plages africaines et échangèrent leur costume d'apôtres contre le turban des Arabes et des Bédouins.

Ainsi finit, couverte d'un immense ridicule, honnie, persifflée par la France, cette secte orgueilleuse sortie des bureaux d'un journal, qui parlait avec tant de dédain du christianisme comme d'une religion mourante, dont les pieds glissaient sur le bord d'un tombeau; elle se croyait appelée à subjuguer toutes les intelligences du siècle par la puissance de son génie; elle prétendait élever un temple sur la pierre sépulcrale de l'église catholique, et l'univers devait tomber à ses pieds dans une extase d'admiration et d'amour : et voilà qu'après deux ou trois ans d'efforts inutiles, elle s'est évanouie comme un songe, et à peine en aperçoit-on de loin en loin des traces légères sur le sol qui fut tout à la fois son berceau et son tombeau. Sa courte apparition, suivie d'une fin ignominieuse, atteste encore l'invincible répugnance qu'on éprouve en France pour les nouvelles sectes qui conçoivent le sot espoir d'arracher au christianisme le sceptre de son empire universel.

Que dirons-nous enfin de cette soi-disant *église catholique française*, fondée par l'apostat Chatel, sacré évêque par un médecin Templier? Plongée dans l'opprobre dès son origine, elle parodie indignement, par des scènes sacriléges, les plus augustes mystères des autels, et elle ne trouve d'appui que chez des hommes impies et dépravés, parmi des chrétiens de nom, des révolutionnaires exaltés, des prêtres scandaleux frappés d'interdit par leurs évêques. Ces prêtres, sortis de leurs paroisses la honte sur le front, sont les apôtres de cette nouvelle secte; ils se signalent dans leurs prédications, par une violence extrême contre le pape, les évêques, le clergé catholique; ils réservent leur admiration et leurs éloges pour les ennemis de la religion; ils distribuent des fleurs aux dames; enfin, dans l'exercice de leur culte, l'extravagance n'est surpassée que par la profanation des choses saintes. Plusieurs d'entre eux, confus de tant d'excès, bourrelés par les remords de la conscience, se sont enfuis à Rome et à la Trappe, pour expier leurs crimes; d'autres, enracinés dans le mal, appellent sur leurs têtes, par des mœurs dissolues, le mépris de leurs secta-

teurs mêmes, et l'un de ces hommes pervers, l'abbé Auzou, qui a fait schisme avec son ridicule primat, vient de subir devant les tribunaux une condamnation qui n'a pas donné au public une haute opinion de sa probité. Cette ignoble assemblée d'apostats se remue et mourra dans la boue où elle a pris naissance.

La faiblesse et l'impuissance des sectes anciennes et modernes qui s'agitent vainement autour de l'église de France, pour la déchirer et la détruire, n'a donc d'autre résultat que de montrer aux nations la force inexpugnable qu'elle puise dans la pureté de sa foi, dans la sévérité de sa discipline, dans ses œuvres de charité, dans le zèle de ses pasteurs, dans son invariable dévoûment au saint Siége apostolique; elle n'a pas sans doute reçu, comme cette chaire de la vérité catholique, une divine promesse d'indéfectibilité. Mais il est pourtant visible que Dieu daigne lui accorder une protection spéciale au moment des orages.

En effet, ouvrons l'histoire et nous y

verrons que cette église fécondée par les sueurs des apôtres, cimentée par le sang des martyrs, a subi, durant plus de seize siècles, toutes les épreuves capables de la priver du flambeau de la foi, et de la rendre semblable à ces illustres églises d'Afrique et d'Asie qui ont disparu dans les ténèbres du schisme et de l'infidélité, après avoir jeté dans le monde un si grand éclat de science et de sainteté; et cependant toujours elle s'est montrée fidèle à son divin fondateur; elle a grandi sous le glaive des empereurs romains; elle a relevé les ruines des monastères et des temples détruits par les barbares; et le ciel la protégea par l'épée de deux vaillants chefs des Francs, contre le redoutable cimeterre des Sarrazins, qui fumait du sang de tant de milliers de chrétiens.

En vain à diverses époques de sa longue durée, le schisme et l'hérésie firent les plus grands efforts pour la séduire; toujours elle s'éleva pure sur les débris des sectes vaincues. Dans les siècles d'ignorance et de corruption, où le scandale fit couler ses pleurs, ferme dans la foi,

elle conserva, sans mélange d'erreur, le dépôt de la saine doctrine; et elle sut ranimer sa discipline déchue, tantôt par de sages institutions, tantôt par la voix de ses pontifes réunis en conciles. Pour la soutenir dans ses éternelles épreuves, Dieu lui a donné, selon les temps et ses besoins, des docteurs d'une science profonde, des apôtres puissants en paroles et en œuvres, des rois pieux et forts qui ont fait briller la foi et la vertu sur le trône, comme on les vit fleurir dans les sanctuaires et les cloîtres. Jamais l'hérésie ne souilla ce trône de Clovis et de saint Louis; elle n'y parut un instant dans la personne d'Henri IV que pour en descendre humble et soumise, et tomber avec respect aux pieds de Rome, la reine des nations catholiques. Enfin, en ces derniers temps, l'église de France est encore sortie victorieuse des rudes combats que lui livrèrent le schisme et l'impiété, triomphant à la fois de la séduction de l'un et des fureurs de l'autre, de la plume des sophistes et de la hache des bourreaux.

Eglise de France, montre-toi maintenant

digne de léguer aux âges futurs ce magnifique héritage de gloire! Ne te laisse abattre ni par la multiplicité, ni par la longueur, ni par la violence des tribulations. Dans la lutte acharnée que te livrent tes implacables ennemis, lève noblement vers le ciel ta tête couronnée d'épines et baignée de tes larmes; prie, espère et combats avec une vigueur toujours nouvelle; ta prière s'élèvera puissante jusqu'au trône de Dieu; tes souffrances seront pour toi une source de mérites, de force et de vie, et ton espoir en ton Sauveur ne sera point déçu; s'il paraît sommeiller, quand tous les émissaires de l'enfer rugissent ensemble, jaloux de ta destinée, désireux de ta ruine, c'est pour éprouver ta constance et ta foi. Mais dans son mystérieux sommeil, son œil qui voit l'univers veille à ta garde, et au moment marqué dans les décrets de son infinie sagesse, il se réveillera soudain, terrible comme le lion de la tribu de Juda; d'un souffle de sa bouche, il dissipera tes ennemis, et ton triomphe sera grand, à l'égal de tes combats, de tes douleurs et de ta fidélité.

CHAPITRE VI.

—

Réflexions consolantes pour l'époque actuelle sur les Persécutions et les Victoires de l'Église Catholique.

Être toujours combattue, n'être jamais vaincue, tel est le caractère propre de la vérité descendue du ciel pour éclairer le monde et le rendre meilleur. L'erreur en matière de foi est enfant de l'orgueil de l'esprit, ou de la corruption du cœur, et souvent de l'un et de l'autre; les passions l'accueillent avec joie, et cependant elle finit par s'éteindre et tomber dans l'oubli; la vérité au contraire se distingue par un langage austère, par une morale inflexible; les passions frémissent et la combattent, et cependant la lutte se termine toujours par la victoire de la vérité.

Telle est la destinée de l'église catholique

sur la terre parce qu'elle est dépositaire et gardienne des vérités révélées. J.-C. lui a promis la persécution et le triomphe jusqu'à la fin des temps. Il a envoyé ses apôtres dans l'univers, *comme des brebis au milieu des loups* (1); il leur a prédit *qu'ils seraient haïs de tous* (2) et que cependant ils formeraient une société visible, universelle et durable, comme le monde lui-même. Il leur a dit : *allez; enseignez toutes les nations ; baptisez-les au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, et je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles* (3).

Or, afin que l'accomplissement de cette prophétie portât le sceau de la puissance divine, J.-C. choisit pour l'opérer tout ce qu'il y avait de plus abject sur la terre, douze pêcheurs de Galilée, appartenant à une nation haïe ou méprisée des autres peuples. Il choisit les ignorants pour confondre les savants, les faibles pour abattre les forts, ce qui n'était rien aux yeux du monde pour

(1) Saint Luc, cap. x, v. 3.
(2) Saint Mathieu, cap. x, v. 22.
(3) Saint Mathieu, cap. xxviii, v. 20.

renverser le monde et l'humilier devant sa croix. Les philosophes de Rome et d'Athènes avaient disserté vainement dans les académies; ceux-ci, retenant la vérité captive, n'osèrent la produire au grand jour dans la crainte de la persécution; les autres la montrèrent, mutilée, défigurée par mille systématiques erreurs qui se détruisaient les unes les autres. Ces prétendus sages ne fondèrent que des sectes composées d'un petit nombre de disciples soumis à la voix du maître. Pythagore voulut former des instituteurs et des législateurs pour civiliser l'univers; et il n'obtint que de faibles et éphémères succès. Bientôt son école tomba dans le néant et l'oubli. Ainsi la philosophie antique fut impuissante pour rien faire d'utile dans l'intérêt de la vérité, et les peuples continuèrent à marcher dans les ténèbres.

Les Apôtres, sans aucun moyen humain pour surmonter d'invincibles obstacles, opérèrent dans les esprits la plus étonnante révolution religieuse et morale qui ait jamais existé; ils fondèrent le christianisme;

et c'est par eux que la vérité triompha dans le monde des superstitions du paganisme.

Mais afin que ce grand œuvre de sa lumière et de son amour portât encore plus visiblement la marque d'une origine céleste, Dieu permit, dans son infinie sagesse, que l'église fût éprouvée par trois siècles d'atroces persécutions. Le sang des chrétiens abreuva le glaive des tyrans; il coula sur les échafauds, dans les cirques, et les jardins publics de Rome. Le peuple voyait dans des transports de joie un disciple du Christ déchiré par un bourreau, ou broyé sous la dent des lions et des tigres, et lorsque par quelque incident ce dernier spectacle se trouvait retardé, dans son impatience, il criait avec fureur : *aux bêtes les chrétiens!* Tout l'empire fut inondé de leur sang et jonché de leurs cadavres. Une légion entière tomba sous le fer; et, dans un fol et barbare orgueil, Dioclétien fit élever une colonne, pour annoncer aux âges futurs l'époque précise de la chute du christianisme. Bientôt les événements démentirent cette insolente prédiction; car de bourreaux impi-

toyables qu'ils avaient été, les Césars devinrent chrétiens, et l'église catholique fut à la fois la mère et la reine des nations.

Cependant elle ne jouira que dans le ciel d'une paix éternelle et sans nuages. Sur la terre, de nouveaux combats succèdent promptement aux jouissances de ses victoires; Dieu ne veut pas que ses enfants s'amolissent et s'énervent dans un long repos; il veut au contraire que leurs vertus s'épurent par la souffrance et s'élèvent jusqu'à l'héroïsme, au milieu des obstacles et des périls, et, pour les confirmer dans la foi, il leur montre de siècle en siècle, d'âge en âge, son épouse chérie jetée violemment sur le penchant des abîmes et prête à y périr, mais tout-à-coup arrachée au danger par la puissance de son bras invincible.

La paix que lui donna Constantin fut bientôt troublée par la persécution pleine de dérision et de perfidie de Julien l'apostat, ainsi que par la naissance des grandes hérésies. Des hommes de talent, des princes séduits prêtèrent un funeste appui à

ces montrueuses erreurs; elles parurent sur la scène du monde, en formidables rivales de la véritable église. Mais Dieu frappa d'une mort précoce l'apostat qui versait sur elle la coupe de l'ignominie et cherchait l'avenir dans les entrailles palpitantes des victimes humaines; et ces schismes, ces hérésies, qui avaient apparu comme des géants pour lui disputer l'empire de l'univers, vinrent l'une après l'autre expirer de faiblesse et d'inanition à ses pieds; et elles dorment d'un sommeil de mort, dans une poussière éternelle. La foi catholique, loin de s'éteindre, reçut donc des persécutions de l'erreur un plus grand éclat de vérité, car elle demeura maîtresse de l'intelligence humaine; et elle fut hautement proclamée dans les conciles et dans les écrits des pères et des docteurs de l'église, les plus grands hommes de leur siècle.

D'autres tribulations attendaient encore les disciples de J.-C. Des hordes innombrables de barbares descendues des régions du nord, comme un torrent impétueux du sommet des montagnes, portèrent la dévas-

tation et la mort au milieu de l'Europe épouvantée, n'épargnant ni les prêtres, ni les vierges, ni les sanctuaires, ni les cloîtres; mais, tantôt, dans sa miséricorde, Dieu suscita des rois victorieux pour la délivrance de son église; tantôt il amena les barbares eux-mêmes à la profession de la foi.

Quant aux terribles enfants de Mahomet, ils furent à leur tour vaincus par Charles Martel et Charlemagne, et refoulés en Orient par les princes chrétiens ligués ensemble pour conquérir le tombeau de J.-C. et affranchir l'Europe de la domination musulmane. Mais ils avaient déjà porté la désolation parmi les illustres églises de l'Asie et de l'Afrique; or, pour réparer d'avance les pertes que la catholicité devait essuyer sur le sol de son antique berceau, des nations entières de barbares étaient entrées dans son sein; des hérésies expirantes lui avaient rendu ses enfants égarés, et le flambeau de la foi jeta toujours une clarté plus vive en Occident, à mesure qu'il s'affaiblissait en Orient.

Ce divin flambeau ne s'éteint donc jamais dans l'univers; lorsqu'une nation a le malheur de préférer à sa lumière les ténèbres de l'erreur, il brille chez un autre peuple. L'histoire nous fournit des exemples frappants de cette protection divine qui n'abandonne jamais la véritable église. Ainsi, lorsque le protestantisme lui enlevait de nombreuses populations, la Providence envoyait aux Indes et au Japon, pour lui faire des conquêtes, l'apôtre le plus étonnant des temps modernes saint François-Xavier; et les portes du nouveau monde découvert par Christophe Colomb, demeurant ouvertes aux missionnaires de l'évangile, les habitants des Deux-Indes vinrent essuyer les larmes de l'épouse de J.-C., et remplacèrent dans la catholicité les fanatiques disciples de Luther et de Calvin.

Enfin, en ces derniers temps, la protection divine n'a point manqué à l'église catholique : non seulement elle lui a conservé son beau domaine de France, et accru le nombre de ses enfants par le ministère des prêtres

français exilés, mais elle s'est montrée visiblement dans deux faits trop éclatants pour que nous puissions les passer ici sous silence. Nous ne craindrons pas de répéter avec de plus longs développements ce que nous avons déjà dit à ce sujet dans un autre écrit; car il est des vérités et des faits qu'il ne faut cesser de rappeler au siècle, lorsque, absorbé par des intérêts temporels et des pensées toutes terrestres, il se traîne misérablement, les yeux baissés sur ce globe couvert de boue, au lieu de porter ses regards vers le ciel, pour y voir la main de Dieu qui gouverne les empires et accomplit ses desseins en dépit des passions humaines et des prétendus maîtres du monde.

Lorsque Pie VI, de glorieuse mémoire, enlevé de la capitale de ses états par ordre du Directoire, et traîné captif d'exil en exil sur le sol français, mourut à Valence entre les mains de ses ennemis, des esprits forts, des philosophes de l'école de Voltaire et de Didérot, s'écrièrent, dans l'ivresse de la joie, que le dernier pape était mort, et que Rome chrétienne allait descendre avec lui

dans la tombe. Mais leur joie sacrilége fut de courte durée, et leurs ridicules prévisions ne tardèrent pas à être démenties par un mémorable événement. Un peuple séparé de l'église romaine accourt des régions glacées du nord, pour chasser d'Italie les armées du Directoire : la victoire marche devant lui, et il repousse soudain au delà des Alpes les troupes valeureuses qui s'efforcent d'arrêter sa marche; et alors les cardinaux réunis en conclave donnent à Pie VI un digne successeur dans la personne de Pie VII. Après avoir rempli leur mission, les Russes, commandés par Suwarow, n'éprouvent plus que des revers; mais Rome a son pontife, et les hommes impies, qui, quelques mois auparavant, avaient dit dans le transport d'un sot orgueil : le dernier pape est mort, en aperçurent tout-à-coup un autre debout sur la chaire éternelle qu'ils croyaient abattue pour toujours.

Un peu plus tard un guerrier victorieux, dont l'âme ardente est dominée par une ambition sans bornes, devient l'instrument de la Providence pour fermer en France

l'abîme de l'anarchie, éteindre le schisme, relever les autels du culte catholique, et alors les prophètes de l'incrédulité demeurèrent confus, tant leurs pensées leur parurent vaines; et leur étonnement, leur confusion redoublèrent lorqu'ils virent Pie VII s'avancer, entouré de témoignages de respect et d'amour sur cette même terre de France qui devait être le tombeau de la papauté, pour y sacrer le nouvel empereur dont le front brillait de l'éclat de tant de victoires. Après avoir dit : le dernier pape est mort, plusieurs s'écrièrent : le doigt de Dieu est là.

Cependant, aveuglé par un amour effréné de gloire et de célébrité, Napoléon devient persécuteur de l'église après en avoir été le protecteur. Il veut faire de Rome la seconde capitale de son empire, et, violant le patrimoine de saint Pierre, il le donne à son fils qu'il proclame roi de Rome. Pie VII résiste; et, comme son prédécesseur, il est arraché des murs de sa capitale et conduit captif en France. Mais aussitôt le ciel se déclare contre son oppresseur. La persécution qui

pèse sur le vicaire de J.-C. est le signal de la décadence de ses armes, et le Tout-Puissant qui a dit à la mer, en lui donnant le grain de sable pour digue : tu n'iras pas plus loin ! dit au conquérant de l'Europe : ton épée qui fait trembler les rois se brisera contre le corps usé d'un vieillard qui tient ma place sur la terre; et alors la domination de l'homme à qui rien ne résistait commence à décliner en Espagne; elle s'affaiblit sous le fer d'une nation courageuse qui combat héroïquement pour ses autels et son roi, pour ses foyers et sa liberté. La guerre recommence au nord de l'Europe, et la plus formidable armée de Napoléon y périt dans les glaces et les frimats; et par une suite de terribles revers, la Providence le traîne à son tour comme un captif au palais de Fontainebleau où le vénérable pontife de Rome avait gémi sous le poids des fers : là, frémissant de rage, il signe son abdication de la plus belle couronne de l'univers; là il accepte de la main des princes victorieux deux millions que son auguste prisonnier refusa noblement au temps de sa captivité; et s'il revient encore une fois dans

son empire, c'est pour y essuyer un dernier et décisif revers, c'est pour se jeter lâchement entre les bras des Anglais ses plus cruels ennemis, et leur demander en suppliant leur protection et la vie; et il s'en va mourir de remords et d'ennui sur un rocher, dans une île déserte, au milieu de l'Océan. Ainsi finirent sa vie et sa gloire. Mais déjà le père commun des fidèles avait ceint la tiare dans Rome transportée de joie, et il y gouvernait l'église appuyé sur le bras de Dieu qui soutient les faibles, quand ils espèrent en lui, et brise les puissants, quand ils se rient des menaces de sa justice.

Or, à moins de mettre un épais bandeau sur ses yeux, il est impossible de ne pas apercevoir, dans cet admirable concours d'événements et de circonstances, une protection signalée de Dieu sur l'église catholique. Le philosophe niais et superbe n'y voit qu'un jeu puéril du hasard, qu'un aveugle caprice de la fortune; mais le vrai sage, le philosophe éclairé sait que, non seulement il n'est pas indigne de Dieu de

gouverner le monde qu'il a créé, mais qu'il manquerait de sagesse s'il l'abandonnait au hasard. Il ne gêne point la liberté de l'homme; il laisse agir ses passions fougueuses; mais il tient dans sa main le fil de tous les événements, et, par un conseil secret, il les rapporte tous à l'accomplissement de ses desseins sur les hommes et sur l'église. Il a cimenté cette église du sang de son fils; il ne veut pas qu'elle périsse; et, afin que ses enfants respectent ses enseignements et lui demeurent soumis, il l'environne, aux grandes époques de ses tribulations, de magnifiques témoignages de protection et d'amour.

Cependant, malgré les merveilles opérées sous nos yeux pour la sauver du milieu des périls, le temps de l'épreuve n'est pas encore passé pour elle. Nous la voyons humiliée en France, persécutée en Portugal, en Espagne, en Suisse, dans la Prusse et la Pologne; et peut-être des bouleversements politiques, dont les symptômes alarmants se produisent à nos regards, feront couler un nouveau fleuve de douleur dans son sein

oppressé déjà par tant de cruelles angoisses; mais si les empires sont encore fortement ébranlés par le choc des passions humaines, ce sera pour achever de désabuser les nations des fausses théories en religion et en politique, source unique de leurs longues infortunes. Et si l'église est de nouveau blessée et meurtrie, ce sera pour rendre sa victoire plus éclatante; son histoire de dix-huit siècles nous manifeste cette consolante vérité, que la Providence proportionne son triomphe à la durée et à la violence de ses tribulations.

Quoi qu'il arrive, enfants de Dieu ne craignez rien; souvenez-vous au moment de l'orage des miracles des temps passés, et attendez-en avec confiance de plus grands encore, s'ils sont nécessaires au salut de l'église. Quand le moment de repos et de gloire est arrivé pour elle le Sauveur du monde commande en maître suprême aux vents et à la tempête; et tout-à-coup il se fait un grand calme; et aux larmes de la douleur succèdent les pleurs de la joie, et

les gémissements des victimes sont remplacés par des cris de victoire.

Et ici nous n'exprimons pas une pensée qui nous soit propre ; nous ne faisons que vous communiquer un double sentiment que nous avons retrouvé dans les hommes pieux et éclairés des diverses contrées que nous avons parcourues, savoir l'attente de nouvelles tribulations pour l'église, et la ferme confiance en un prochain et brillant avenir pour elle. On dirait que la divine Providence veut, par ce double pressentiment général, préparer les fidèles au combat, et leur donner, en même temps, pour soutenir la lutte avec succès, le courage invincible qu'on puise dans la certitude du triomphe.

Au reste, ce n'est point sur cette prévision de l'avenir que repose notre immuable espérance; nous l'établissons sur un fondement plus solide. Dans les livres saints nous lisons la promesse d'immortalité faite à l'église, et l'histoire nous en révèle le magnifique accomplissement.

CHAPITRE VII.

—

Récapitulation des Chapitres précédens, suivie de cette conclusion : le futur triomphe de la Religion Catholique en France paraît certain, et quoique Dieu seul en connaisse le jour et l'heure, il est néanmoins probable que cet heureux avenir est prochain.

Nous avons pensé que nos lecteurs verraient avec plaisir rassemblés dans un même tableau les faits les plus importants et les principales observations renfermés dans cet écrit; il leur sera plus facile de juger si nos espérances sont fondées.

Nous n'avons point dissimulé les plaies de la religion catholique en France; elles sont anciennes, invétérées, profondes. Dieu seul peut les guérir. Minée depuis un siècle par les doctrines et les efforts de l'impiété, bouleversée en tout sens, depuis cin-

quante ans, par mille événements politiques et tragiques, la France présente l'aspect de ces hautes montagnes qui récèlent un volcan dans leur sein : leur sommet brisé vomit des flammes, et les laves brûlantes qui sortent du cratère, s'écoulant comme un fleuve de feu, en ravagent les flancs sur tous les points de leur passage; mais à une certaine distance de la cime, et là où ne pénètre pas la lave incendiaire, on aperçoit une riche et vigoureuse végétation : c'est la vie à côté de la mort.

La religion catholique, nous l'avons prouvé par des faits authentiques et nombreux, ne peut fonder aucune espérance de triomphe ni sur les sentiments de la dynastie régnante, ni sur le concours des hommes du pouvoir, tant que durera le système actuellement suivi; les hommes comblés des dons de la fortune proclament une indifférence systématique en matière de foi, qui est la négation absolue de toute vérité révélée, et les faveurs dictées par la politique se répandent sur les sectes dissidentes, parce qu'on se persuade y trouver

un appui pour le nouveau trône. Mais si l'on n'accorde pas une protection spéciale à la religion de trente millions de français, on ne la persécute pas; il lui est permis d'enseigner le peuple et d'exercer librement son culte dans l'intérieur des temples. Ne pas persécuter, ne pas favoriser, tel est le système qui fixe avec elle les rapports du gouvernement. Néanmoins, nous avons fait observer que la protection voulue par la Charte et les lois est impitoyablement refusée à la religion catholique, toutes les fois qu'un intérêt politique inspire au ministère la résolution de l'en priver. Alors ce défaut de protection ressemble fort à une véritable persécution : c'est la violation inique d'un droit reconnu et consacré par les lois du royaume.

Dans une grande partie de la nation, il y a ou impiété, ou indifférence en matière de religion, corruption profonde, amour immodéré de l'or et du plaisir, jalousie contre les classes supérieures, esprit violent d'indépendance de toute autorité divine et humaine. Les factions se disputent le pouvoir; les sociétés secrètes tiennent leurs assemblées dans

l'ombre, et trament des complots. Le protestantisme soutenu, protégé, s'agite pour faire des prosélytes et devenir la religion dominante; les sectes nouvelles ont toute liberté de scandaliser les fidèles par des scènes impies et sacriléges; les livres, les journaux anti-religieux, immoraux, les libelles diffamatoires contre le clergé sont distribués sans obstacles d'un bout du royaume à l'autre; les villages les plus reculés, les populations les plus simples et les plus vertueuses ne sont point à l'abri de ce terrible fléau.

Au lieu d'opposer une barrière aux progrès du mal, les ministres rendent des honneurs sacriléges aux coryphées du philosophisme, sur le frontispice d'un temple catholique; et lorsqu'ils voyent le fleuve de l'immoralité couler à pleins bords, puis déborder et couvrir la France de ses eaux impures, s'ils craignent d'être submergés et de périr, ils font, pour élever des digues sur divers points de son cours, des efforts tellement faibles, tellement impuissants, qu'on les croirait pétrifiés de terreur, ne pouvant

plus produire qu'un léger mouvement, ni donner qu'un signe incertain d'existence.

Cependant la foi est encore vive aux contrées de l'Ouest et du Midi, et dans un grand nombre de paroisses de l'Est et du Nord, surtout parmi les populations qui parlent un idiome particulier; les pays les plus malades sous le rapport religieux se trouvent dans un rayon de quarante ou cinquante lieues à la distance de Paris. Les manœuvres et les ouvriers de cette capitale de la France forment une populatiou ignorante, irréligieuse, corrompue, capable de tous les excès; la classe du commerce se prosterne devant des idoles d'or et d'argent, et ne cherche une distraction aux affaires que dans les théâtres et aux fêtes de la volupté; parmi les médecins, les avocats, les hommes de loi, les littérateurs et les savants, il règne une fatale indifférence en matière de croyances religieuses. Cependant dans ces diverses classes de l'ordre social il existe encore un grand nombre de fervents catholiques et d'écrivains très distingués qui défendent les saines doc-

trines avec une infatigable ardeur. Enfin la bourgeoisie, dont les habitudes sont plus calmes, et la noblesse, qui a été victime des révolutions, donnent des exemples édifiants de foi, de piété, de charité. A Paris tous les extrêmes se touchent; mais le mal y domine. Cette grande cité est la capitale des révolutions; on y souffle le feu de la révolte sur toutes les monarchies de l'Europe.

Généralement la religion va en déclinant dans les campagnes; mais parmi les classes instruites la haine du sacerdoce s'est calmée, et il s'opère, dans la jeunesse surtout, un mouvement religieux très remarquable. Quant au clergé, il demeure fidèle à sa haute vocation; il souffre avec patience et combat avec énergie les ennemis de l'église.

La religion catholique ne périra pas dans l'univers; elle a, pour garant de sa perpétuité, la parole infaillible de la vérité même; et nous la voyons en effet miraculeusement protégée dans tous les siècles au milieu des plus violentes tribulations. Son divin fondateur est mort sur une croix; c'est du haut de ce bois ignominieux, teint de son sang,

qu'il a fait un appel à tous les peuples; et ils ont répondu à cet appel céleste; et ils sont venus en foule se prosterner devant l'instrument des opprobres et des douleurs de J.-C., pour l'adorer comme fils de Dieu, sauveur des hommes. Or l'église a été enfantée, et elle est née sur le Calvaire; sa destinée est aussi de souffrir et de vaincre; elle doit être sur la terre l'image vivante de l'Homme-Dieu.

Mais les promesses d'immortalité ont été faites à l'église catholique et au siége de Pierre, et non à l'église de France; or, le royaume, qui jadis mérita le glorieux titre de royaume très chrétien, est devenu dans ces derniers temps un foyer de rebellion contre toute autorité divine et humaine; c'est la France qui a propagé dans l'univers ces doctrines d'impiété et d'anarchie, sources impures de tant d'outrages contre le ciel, et causes funestes des terribles catastrophes qui pèsent sur les nations et bouleversent les empires. Le ciel l'a punie; elle a été victime des guerres civiles et des guerres étrangères; et elle n'a point profité

des châtiments de la justice. Dieu a daigné la consoler par le retour de ses princes après vingt-cinq ans d'exil, et elle a méconnu les bienfaits de sa miséricorde : on voit ses crimes, on n'est pas témoin de sa pénitence. Un tel endurcissement, une telle ingratitude ne méritent-ils pas qu'elle soit privée du flambeau de la foi, comme tant d'autres nations peut-être moins coupables qu'elle?

L'homme n'assiste point aux conseils de Dieu ; il ne lui est pas donné de contempler les oscillations mystérieuses de cette balance céleste, dans laquelle sont pesés les vertus et les crimes des peuples ; et personne ne doit affirmer que la France n'a point mérité que la lumière de la foi se retire du sol qu'elle occupe, pour aller briller sur des contrées lointaines. Cependant nous pouvons raisonnablement avoir la plus vive confiance qu'elle ne subira pas ce terrible et dernier châtiment ; or, voici les motifs sur lesquels repose notre opinion à ce sujet.

Le plus grand ennemi qu'ait eu l'église

catholique, parmi les diverses sectes qui se sont armées contre elle, aux divers âges de sa durée est incontestablement le philosophisme né du protestantisme. Plus hardi que les hérésies qui l'ont précédé, il a nié toutes les vérités révélées; il a même nié l'existence de Dieu, la loi naturelle, la spiritualité et l'immortalité de l'âme; il a mis en jeu contre la religion toutes les passions humaines, et les a déclarées maîtresses absolues de l'intelligence et de la raison. Des écrivains d'un grand talent ont propagé ses doctrines avec une infatigable ardeur; et leurs disciples en ont fait d'abord en France la terrible application avec une puissance de destruction qui ne reculait devant aucun crime, devant aucune scène de carnage; or, ce philosophisme si redoutable, qui a obtenu dans notre patrie le double triomphe de l'opinion et du glaive, vieillit, décline et glisse déjà sur le bord de sa tombe. Voltaire, Rousseau et les autres chefs et oracles de la philosophie du dix-huitième siècle ne paraissent plus aux yeux de la jeunesse que ce qu'ils sont réellement, d'ennuyeux sophistes et des philosophes

menteurs; on les traite sans façon de *vieux radoteurs.*

D'un autre côté, le protestantisme ne recueille d'autres fruits de ses intrigues que le progrès de l'incrédulité parmi la classe ignorante, et la triste conquête de quelques malheureux ouvriers dont l'âme est aussi misérable que le corps. Les autres sectes qui veulent s'étendre aux dépens du catholicisme, meurent couvertes de ridicule, ou languissent dans la fange où elles ont pris naissance. C'est donc à la religion catholique que doit rester en dernier lieu la victoire dans le royaume de saint Louis; car l'homme est naturellement avide de connaître la vérité; tous les peuples vivent de croyances vraies ou de croyances fausses qu'ils se persuadent être la vérité; or, puisque la France éprouve un sentiment de mépris pour le philosophisme, et une invincible répugnance pour les sectes anciennes et modernes, elle finira donc par revenir en masse aux croyances de l'église catholique. L'indifférence, en matière de religion, n'est pas une croyance : c'est une apathie, une mala-

die du cœur dont nous avons vu les missionnaires de France triompher dans toutes les cités où ils ont annoncé la parole du salut; et, si leurs succès n'ont pas été durables, c'est parce que la propagande révolutionnaire en détruisait les effets, soit par la puissance des journaux anti-religieux, soit par l'envoi des mauvais livres aux villes où ils avaient tonné contre les vices et les scandales. Dans des circonstances plus heureuses, la religion pourra donc facilement guérir cette profonde plaie de l'indifférence en matière de foi.

L'incrédulité fait, il est vrai, en certaines contrées des progrès désolants parmi les populations agricoles; le choix des autorités locales en est la principale cause; mais le bien comme le mal descend des conditions élevées dans les classes inférieures; or, la religion commence à reprendre son empire sur la jeunesse instruite; la vérité descendra donc à son tour, de la classe éclairée, aux populations ouvrières et agricoles. Le paysan, le manœuvre n'oseront plus dire que Dieu n'est qu'un mot, et qu'ils

ne sont eux que des brutes, comme leurs chiens et leurs bœufs, lorsqu'ils sauront que les gens d'esprit croient en Dieu, à l'immortalité de l'âme, et sont sincèrement religieux; et lorsque ceux-ci affirmeront qu'il n'y a plus que des imbécilles qui parlent comme eux, ils se tairont, et seront moins éloignés de croire. Le ministère pastoral et le ministère des missions offrent d'ailleurs de grandes ressources pour ranimer la foi et la piété parmi les classes ignorantes et grossières. Appuyé par le gouvernement et par les hommes instruits, le clergé les ramènera facilement dans une meilleure voie.

Hâtons-nous de rappeler succinctement les autres motifs d'espérer le triomphe de la religion catholique en France, afin d'apporter une douce consolation aux cœurs affligés et abattus.

Le choix des évêques, dont dépend le salut de l'église de France, tombe sur des ecclésiastiques recommandables par leur foi et leur piété, par leurs lumières et leur zèle.

N'est-ce pas une heureuse annonce que la Providence a des vues de miséricorde et d'amour sur cette belle portion de la catholicité? Lui donnerait-elle, par une protection spéciale, des premiers pasteurs dignes de la la gouverner, si elle devait être la proie de l'erreur et du schisme ?

Le clergé du second ordre est non seulement régulier et édifiant, laborieux et zélé dans l'exercice des fonctions pastorales, actif pour le soutien de tous les genres de bonnes œuvres, il s'est encore montré, lors de la condamnation des systèmes de l'abbé de Lamennais, attaché par les liens les plus forts à la chaire de saint Pierre, centre immuable de l'unité catholique. Il ne se laissera donc point égarer par les lumières trompeuses du schisme et de l'hérésie ; il demeurera donc catholique, étroitement uni au pape et à ses évêques, et dès lors la foi ne périra point en France. Ce qui l'a sauvée aux temps orageux de la révolution de 89 et des années suivantes, c'est la courageuse soumission du clergé aux décisions dogmatiques du saint Siége. Dans de nouvelles

épreuves, il montrerait la même obéissance, le même courage; l'esprit dont il est animé nous en est un sûr garant; par lui la Providence conserverait donc à la France le flambeau de la vérité et le bienfait de l'unité.

A la funeste époque du règne d'Henri VIII, l'Angleterre n'est tombée dans le schisme que par l'infidélité du clergé à sa mission et à ses devoirs; et les annales de la religion n'offrent pas l'exemple d'un grand peuple séparé de l'unité catholique, lorsque ses pasteurs sont demeurés inébranlablement attachés à l'antique croyance et au siége apostolique; mais non seulement la foi catholique ne s'éteindra point en France, elle finira par y triompher; car, malgré les vices et les scandales qui la désolent, on y découvre tous les germes d'une future régénération.

On voit ces germes de salut dans le clergé et la jeunesse instruite, et on les retrouve encore dans la puissance des moyens que possède la religion, pour reprendre son ancien empire sur les esprits et sur les cœurs.

En France, on remarque au sein des familles sincèrement chrétiennes une piété également éclairée et solide, et le dévoûment pour le succès des bonnes œuvres y est admirable, à Paris surtout. Dans tous les diocèses, il y a des monastères d'une ferveur angélique, d'où s'élèvent vers le ciel les vœux les plus ardents pour la conservation de la foi, et où s'immolent de saintes victimes pour l'expiation des crimes du temps présent; et le culte de l'auguste mère de Dieu, sous la protection de laquelle Louis XIII, suivant le conseil de saint Vincent de Paul, plaça son royaume, y fait des progrès consolants que le ciel encourage par de prodigieuses conversions et par des faveurs miraculeuses. Ces faits, qui annoncent des vues de miséricorde sur le royaume de saint Louis, sont entourés de témoignages tellement authentiques et tellement respectables, qu'on ne pourrait les rejeter, sans nier toute certitude historique.

Enfin, les prédicateurs distingués, les hommes apostoliques ne manquent certes pas à l'église de France; ils sont nombreux,

ainsi que les écrivains dont le talent est exclusivement destiné à la défense des saines doctrines, et les institutions religieuses présentent toutes les ressources désirables pour donner une excellente éducation aux diverses classes de la société. Les frères des écoles chrétiennes et les membres d'autres associations analogues sont les modèles et les maîtres de l'enfance appartenant aux familles pauvres et laborieuses. Les couvents, les pieuses congrégations de femmes donnent les soins les plus assidus et les plus utiles aux jeunes personnes de leur sexe, de tout rang, de toute condition; et, si un gouvernement sage et éclairé voulait user pour la réforme de l'instruction publique des moyens que lui offriraient le clergé séculier et les divers ordres et congrégations d'hommes liés par des vœux de religion, il lui serait facile d'obtenir les plus éclatants succès. Dieu a donc daigné, par un décret de sa miséricorde, jeter dans cette terre de France, ravagée par tant de crimes et de fléaux, tous les germes d'une future régénération. Il veut donc opérer un jour son salut, car ses desseins sont la

sagesse elle-même ; et il ne travaille pas ainsi pour leur accomplissement dans le clergé et dans l'esprit de tout un peuple, afin de les laisser tristement échouer contre les efforts des passions humaines.

Mais comment s'accomplira ce triomphe de la religion catholique en France, objet de tant de prières et de vœux? Ici nous voudrions pouvoir librement communiquer à nos lecteurs les consolantes pensées que nous inspire la prévision des événements politiques et religieux que l'avenir paraît récéler dans son sein ; mais nous entrerions dans une périlleuse carrière, où des lois sévères brisent la plume de l'écrivain. Ayant pris la résolution de ne point franchir les bornes qu'elles ont fixées, nous supprimons les pages que nous avions écrites sur deux événements très importants dont les conséquences pour la religion seraient immenses. La loi nous impose le silence : nous nous tairons.

Il nous est cependant permis de dire que, pour réaliser nos espérances dans l'ordre

religieux, un changement de système paraît être nécessaire, et que Dieu l'opérera par un de ces moyens efficaces qui ne manquent jamais à son infinie sagesse.

Rien n'est stable sous le soleil, surtout au temps où nous vivons. Depuis un demi-siècle les gouvernements passent sous nos yeux, comme des chars rapides sur la voie d'un cirque olympique. Loin d'être centenaires, les plus âgés ont à peine atteint les années de l'adolescence; ils naissent par enchantement, et, lorsqu'ils s'élèvent, forts et vigoureux en apparence, tout-à-coup un vaste tombeau s'ouvre devant eux, et, ainsi que des ombres, ils disparaissent. Cette destinée n'aurait-elle pas frappé d'une terreur secrète les partisans du nouvel ordre de choses? Nous ne savons; mais plus d'une fois nous les avons entendu compter ses années en tremblant, comme des enfants bien nés comptent, avec le saisissement d'une amère douleur, les jours nombreux d'un père octogénaire et chéri.

Quant à nous, nous n'avons pas besoin de

faire de pareils calculs pour attendre avec confiance le triomphe de l'église. Un changement de système dans le gouvernement peut être produit par la seule force de l'opinion. Si le mouvement religieux qui se manifeste dans la classe instruite, surtout parmi la jeunesse, devenait toujours plus fort et plus général, il faudrait bien que le gouvernement renonçât à son indifférentisme en matière de foi. Selon la profonde pensée de Pascal, l'opinion est la reine du monde; et ne l'avons-nous pas vue en effet dans la discussion de la pétition de M. de La Royère, arracher nos ministres de leur mortelle apathie sur le sort de notre armée d'Afrique, privée de tout secours spirituel au moment du combat et même après la victoire? M. Barthe, lui-même, appuya la pétition, et lorsqu'il parut un instant n'envisager la question des aumôniers de régiments que sous un rapport purement politique, aussitôt M. Dupin lui adressa une correction sévère, et il fit observer au ministre des cultes que la religion était une affaire non de politique mais de conviction. Si donc, par un secret et admirable travail

de la Providence dans les esprits, l'opinion de la France devenait toujours plus favorable à la religion catholique, ou les ministres changeraient de système à son égard, ou, brisés par l'opinion, ils seraient remplacés par des hommes qui suivraient le mouvement qu'elle imprime.

Au reste, puisque Dieu semble vouloir le triomphe de l'église de France, reposons-nous sur lui du choix des moyens de l'accomplir; son bras n'est point raccourci; il soutient l'univers sans effort, il s'étend sur les rois pour les élever ou les abaisser, sur les nations pour les récompenser ou les punir, sur les empires pour les rendre florissants ou les mettre en poussière. Or, Dieu rapporte ces grands événements à sa gloire et à celle de son église, parce qu'étant le maître de toute créature, toute gloire lui appartient; néanmoins, il paraît quelquefois se dessaisir d'une partie de son domaine, et abandonner à des hommes faibles et mortels le soin de régler les destinées des états; l'action de sa providence devient invisible, et son pouvoir sans bornes demeure en ap-

parence suspendu. Mais lorsque méconnaissant les droits imprescriptibles de son être infini les chefs des nations l'insultent au lieu de l'honorer, lorsque, rêvant dans leur orgueil des projets insensés de fortune impérissable et de grandeur éternelle, ils ne pensent plus qu'aux intérêts de la terre et méprisent l'église à laquelle ils doivent le respect et l'amour; lorsqu'enfin, abusant de la force, il font le mal au lieu de faire le bien, et, par une suite d'actions que le ciel condamne, mettent le comble à la mesure de leurs crimes, alors Dieu se lève et apparaît dans l'univers en maître suprême des hommes et des empires; alors il abat les forts et élève les faibles; il dit une parole à laquelle rien ne résiste, et ses ennemis sont emportés ainsi que des pailles légères par le vent de la tempête, et l'église relevant son front humilié s'assied revêtue de puissance et de gloire sur le trône de son divin époux, et les peuples qui l'avaient méconnue et outragée viennent, comme des enfants dociles, reconnaître les droits de sa maternité; ils implorent ses bienfaits; ils la bénissent et se reposent à son ombre.

Mais à quelle époque arrivera ce triomphe de l'église catholique en France? Dieu seul en connaît le jour et l'heure; néanmoins, il est permis de former des conjectures à ce sujet, et si l'on nous demande notre opinion, nous répondrons que cet heureux avenir nous paraît très prochain. Dans le chapitre suivant nous faisons observer que le jour de la victoire commence à se lever sur l'église, chez un grand peuple qui combat pour elle, ainsi que pour son Roi. Or, Dieu ne laissera point son œuvre imparfaite; il la continuera parmi d'autres nations; et puisque l'église de France possède tant de semences et de gages de salut, il nous semble que le jour du bonheur dont on aperçoit les premiers rayons en Espagne, au milieu même des nuages de la tempête, va bientôt luire pour elle aussi.

Les considérations sur lesquelles nous avons appuyé nos espérances ne sont pas toutes de nature à faire une grande impression sur ces pauvres philosophes qui nient sottement l'action de Dieu dans les événements du monde sorti de ses mains. Aussi

n'est-ce point à eux que nous parlons; nous nous adressons aux hommes de foi qui s'affligent des maux de l'église, et nous avons la confiance qu'ils comprendront notre langage consolant, parce que nous avons puisé nos pensées à cette source de pure lumière qu'on trouve dans la religion seule. Nous n'avons pas d'ailleurs négligé d'appeler en témoignage l'histoire contemporaine, comme celle des temps passés; et elles nous ont fourni des faits tellement frappants à l'appui de nos assertions, que la raison est encore venue confirmer le doux espoir que la foi nous inspire.

CHAPITRE VIII.

—

Commencement du triomphe de la Religion Catholique en Espagne, ses progrès en Angleterre, ses espérances sur plusieurs autres Etats, effets salutaires que produira dans l'Europe entière son triomphe en France.

Nous venons de dire qu'on aperçoit en Espagne les premiers rayons du jour qui doit éclairer le triomphe de l'église catholique.

Dans cette péninsule, il se livre de rudes combats pour terrasser les deux monstres de l'impiété et de l'anarchie. Là un prince pieux, loyal, courageux, a tiré son épée pour mettre en fuite les ennemis de son peuple qui se disent ses bienfaiteurs, et pour châtier les spoliateurs des temples et

des cloîtres, les égorgeurs des religieux et des prêtres, qui s'appellent réformateurs de l'église. Il est arrivé seul au milieu de populations héroïques et fidèles ; il a fui d'abord dans les montagnes et sur le bord des abîmes, protégé par quelques vaillants soldats contre des troupes disciplinées et nombreuses ; il a connu la faim, la soif, toutes les privations, tous les périls, et son grand cœur ne défaillit jamais. Dieu couvrit la tête de ce prince de son invincible bouclier, et pendant un temps il plaça comme un mur de fer à ses côtés un homme de guerre d'un rare génie dont l'Espagne pleure encore la perte. Or, Don Carlos, venu seul pour conquérir son royaume, marche maintenant à la tête d'armées aguerries par la foi et par la victoire, faisant trembler ses ennemis, et réduisant aux angoisses de l'agonie le gouvernement qui lui dispute l'héritage de ses aïeux. Cependant ce gouvernement était soutenu par le Portugal, l'Angleterre et la France, et déjà ses alliés se retirent à pas lents, confus de leur impuissance, et semblent vouloir l'abandonner sans appui aux convulsions de la mort.

La lutte est terrible et sanglante : il est possible que le triomphe de Don Carlos soit retardé par quelques revers presque inévitables durant le cours d'une longue guerre, mais il s'accomplira; la diplomatie européenne et les hommes qui connaissent l'Espagne n'en doutent plus aujourd'hui ; ses ennemis avaient souvent annoncé sa chute comme prochaine et plusieurs n'eurent pas honte de recourir au poison et au poignard pour en accélérer le moment. Actuellement aux abois, sans honneur, sans argent, sans espérance, ils ne parlent plus que de transiger avec lui. Le prince victorieux répond noblement qu'il ne traite avec ses ennemis qu'après les avoir désarmés et qu'il ne sait pas transiger avec des sujets rebelles, et il continue à pousser ses redoutables phalanges vers la capitale de ses états. L'Europe entière l'admire; la nation espagnole se lève pour porter dans ses bras son roi sur le trône. Encore quelques généreux combats, et il s'y asseyera glorieusement, appuyé sur Dieu, sur son droit, sur son épée. Ce prince sera le sauveur de l'Espagne, et le protecteur

de la religion catholique dans ce royaume.

Quant à la nation portugaise, elle pleure et gémit opprimée par l'Angleterre, déchirée par les factions, désolée par le schisme et le meurtre, épouvantée par des supplices affreux et des atrocités inouïes. Cependant, dans sa douleur, elle jette des regards d'espérance et d'amour vers la côte hospitalière où son roi vit exilé, et relevant avec courage sa tête pâle et ensanglantée, elle fait déjà de nobles efforts pour frayer à Don Miguel le chemin au trône. Ce prince, indignement calomnié parce qu'à son retour dans ses états il replaça la monarchie sur ses anciennes bases, peut appeler en témoignage de sa bonté paternelle l'affection filiale que lui porte la masse du peuple portugais; il en recueillera les fruits et, la royauté légitime unie à la religion par une étroite alliance, effacera, dans un avenir prochain, les traces funestes du passé.

Nous apercevons donc avec joie dans la péninsule hispanique le commencement

du grand triomphe de l'église catholique. Or, nous le répétons, Dieu continuera son œuvre, et déjà elle avance vers son heureux terme, en Angleterre même. C'est bien ici que trouve son application cette belle parole de Bossuet : *l'homme s'agite et Dieu le mène.* Le gouvernement anglais ne s'agite que pour entasser l'un sur l'autre des monceaux d'or, et il sacrifie froidement aux intérêts de son commerce la richesse et le repos de tous les peuples du monde; il ne lui coûte pas d'allumer et de prolonger une guerre civile sur la surface d'un grand royaume, lorsqu'à la lumière d'un vaste incendie, il peut jeter sur les côtes des ballots de marchandises; pour avoir quelques millions de plus il verse le sang humain comme l'eau, et, depuis un demi-siècle, il ne combat que dans la vue de s'emparer, n'importe par quels moyens justes ou injustes, de toutes les îles, de toutes les colonies, de toutes les stations maritimes, de tous les comptoirs; il faut que, pour enrichir la reine des mers, toutes les nations languissent et s'épuisent, se déchirent et succombent de douleur et

d'angoisses sous l'action terrible du fer et du feu. Or voilà que Dieu conduit cette reine cruelle et superbe à sa ruine, afin de châtier par une formidable révolution son amour immodéré de la fortune et de la domination également funeste à la religion et à la paix du monde (1).

Le bill de réforme électorale consenti par la chambre des pairs a porté un coup mortel aux institutions du royaume. Les lords ayant été dépouillés d'une grande partie de leur influence sur l'élection des membres de la chambre des communes, la constitution, d'aristocratique qu'elle était, est devenue démocratique. Aussi la seconde chambre se peuple-t-elle de radicaux et de réformateurs, qui se proposent de battre en ruines l'aristocratie et l'église nationale; et

(1) Le jugement que nous portons sur la politique égoïste du gouvernement anglais ne s'applique point à la nation anglaise. Le clergé français se rappellera toujours avec une vive reconnaissance la généreuse hospitalité qu'il en a reçue, au temps de la révolution qui renversa le trône de Louis XVI et les autels du culte catholique.

et les succès du parti républicain annoncent à l'Angleterre une catastrophe effroyable, dans laquelle la population ouvrière des manufactures remplira le rôle funèbre de nos héros de juillet, avec une atroce énergie.

Nous ne devons pas nous occuper ici de considérer, sous le rapport politique, cet événement qui paraît inévitable; nous l'envisagerons seulement sous le rapport religieux. Chose remarquable! les hommes d'anarchie, qui, presque partout ailleurs, prennent en haine la religion catholique et la combattent avec fureur, travaillent pour elle dans cette île fameuse. O'Connell est le Mirabeau de l'Angleterre. Soutenu par les radicaux, il dirige tous ses coups contre les tories, et les ministres de l'église anglicane; or, ces ministres et les tories sont les ennemis déclarés de l'église catholique; à l'époque du schisme d'Henri VIII, ils se sont partagé ses biens, et ils veulent continuer d'en jouir paisiblement. Aussi, toutes les fois qu'ils ont fait des concessions aux catholiques anglais et irlandais, elles leur

ont été arrachées par la force irrésistible de l'opinion et des événements.

Les catholiques en masse n'adoptent certes pas les opinions anarchiques d'O'Connell; mais, opprimés depuis trois siècles par les ministres anglicans et les tories, ils sont considérés comme les alliés du parti radical; et, en effet, ils agissent avec vigueur pour secouer le joug humiliant sous le poids duquel ils souffrent et gémissent. Il y a donc lieu de croire que la révolution politique qui s'opère en Angleterre brisera leurs entraves et allégera leur sort; ils en recueilleront les fruits, ainsi que les catholiques belges ont profité de la chute du trône du roi de Hollande dans les Pays-Bas. Alors l'église anglicane, dont les énormes abus soulèvent des plaintes universelles, se trouvera privée de l'influence que lui donne son immense fortune devenue la proie du vainqueur, et, n'ayant pas celle qui repose sur l'estime publique, elle sera pour le peuple un objet d'insultes et de risée. Quant à la religion catholique, elle regagnera dans les esprits tout l'empire que sa puissante enne-

mie y aura perdu. Le penchant qu'éprouve pour elle depuis un demi-siècle la population vertueuse du pays devenant plus fort et plus entraînant, les conversions, déjà si nombreuses, se multiplieront. Les professions de foi catholique faites par les docteurs de l'université d'Oxford nous révèlent à ce sujet le plus heureux avenir (1). On dirait qu'un grand nombre d'hommes éclairés n'attendent plus en Angleterre qu'un moment favorable pour se ranger sous l'antique bannière du catholicisme.

En Allemagne, dans le nord, le protestantisme est la religion dominante; le roi de Prusse se déclare hautement son protecteur et son chef; et c'est sur l'influence que ce titre lui donne dans les états protestants que repose sa politique. Il règle la lithurgie à son gré, et, pour rendre au cadavre ambulant de la prétendue réforme un peu de nerf et de vie, il voudrait fondre toutes les sectes en une seule; mais les anciens symboles de Luther et de Calvin

(1) *Voyez* la page 126

étant remplacés par de nombreux systèmes, il existe dans les esprits une irrémédiable division que trois cent mille soldats ne sauraient éteindre ; le zèle du roi de Prusse, pour maintenir et propager le protestantisme n'empêche pas que dans ses états comme ailleurs les littérateurs et les savants qui éprouvent le besoin de croyances fixes, ne penchent vers le catholicisme. Il y a même d'éclatantes conversions parmi eux, et nous avons fait observer que les écrivains luthériens mettent dans les discussions historiques une bonne foi, une impartialité qui dissipent les préjugés répandus contre la cour de Rome.

C'est en vain que depuis de longues années le roi de Prusse s'efforce de détruire le catholicisme dans les provinces rhénanes, par tous les moyens qu'une politique adroite et rusée est capable d'inspirer; il lui a sans doute porté des coups funestes dans le clergé et les universités; et cependant les populations catholiques demeurent fortement attachées à l'antique foi; à la ruse il vient de joindre la violence, mais elle n'a

pu vaincre le courage de M. l'Archevêque de Cologne. Ce prélat, arraché de sa demeure et conduit en exil, montre le calme et la fermeté d'un confesseur de la foi ; il a donné à toute l'Allemagne un grand exemple d'obéissance aux décisions du saint Siége ; et cet exemple suivi par les évêques de Munster et de Paderborn confirme les fidèles dans les croyances catholiques et console l'illustre chef de l'église.

En Baviére, à Munich, des professeurs d'un grand talent, qui occupent les chaires de l'université, consacrent avec zèle leur plume et leurs travaux à la propagation des saines doctrines ; et deux d'entre eux viennent de publier une lumineuse apologie de la conduite de M. l'Archevêque de Cologne, qui produit dans les esprits une sensation profonde.

Il est vivement à désirer qu'en Autriche les évêques élèvent la voix pour obtenir la réforme de la législation anti-catholique de Joseph II. Le clergé n'avait que trop cédé à l'impulsion donnée par cet empereur

philosophe; il parut même s'accommoder de l'esclavage où il le retenait; mais le nouveau clergé montre beaucoup plus d'attachement que l'ancien aux doctrines du catholicisme, et les professeurs du séminaire des hautes études de Vienne sont recommandables par la pureté de leur enseignement, comme par l'étendue de leurs lumières. Espérons que la salutaire pensée de l'empereur François II sera suivie par le pieux empereur son fils. Ce prince avait nommé une commission, chargée de proposer un plan de réforme, pour la correction des lois qui blessent les intérêts et les droits de l'église; mais en Autriche, les réformes se font avec une lenteur extrême; et ce sont les évêques qui doivent solliciter celle-ci avec les plus vives instances. Le moment est d'autant plus favorable qu'ils trouveraient un salutaire appui dans le prince de Metternich. On nous annonce que le courage et les souffrances du vénérable Archevêque de Cologne ont produit à cet égard une heureuse réaction parmi le clergé d'Autriche; bénissons en la divine Providence.

En Suisse, les libéraux font peser une dure persécution sur le clergé catholique dans plusieurs cantons, tandis qu'il bâtit librement des chapelles et des églises en d'autres contrées où le protestantisme est la religion dominante.

Dans la Pologne, depuis la dernière révolution, le gouvernement russe suit un système funeste à la religion catholique; elle y est opprimée, persécutée. On ne peut que former des vœux ardents, pour obtenir du ciel que l'empereur Nicolas, dont l'âme est élevée et généreuse, s'en montre un jour le protecteur, à l'exemple de son frère Alexandre, dont le cœur était catholique.

Ce prince disait au congrès de Vienne, que la Pologne est un os disloqué, qui fera souffrir l'Europe entière, tant qu'il ne sera pas remis à sa place. Or on peut prévoir un grand événement qui ferait cesser cette douloureuse dislocation plus inquiétante pour la Russie que pour les autres états. Selon toute apparence, Constantinople ne tardera pas beaucoup à tomber en son pou-

voir; et il y a lieu de croire que pour calmer les craintes des puissances et pour faire droit aux représentations des cabinets de l'Europe, l'autocrate russe consentirait volontiers au démembrement de la Pologne; et si elle recouvre un jour son indépendance, les populations agricoles, qui sous le règne de Catherine II et de l'empereur Nicolas n'ont abandonné le catholicisme que pour céder aux vexations et à la violence, y reviendraient en foule avec les plus vifs sentiments de repentir et de joie. Au reste Dieu tient dans sa main le cœur des rois, et il peut, s'il le veut, transformer soudain en défenseurs zélés de son église les princes qui méconnaissent aujourd'hui sa céleste origine.

En Italie, la foi est encore très vive parmi toutes les classes de la société; la Compagnie de Jésus, les frères des écoles chrétiennes et les dames du Sacré-Cœur y multiplient leurs établissements au grand avantage de l'éducation chrétienne des deux sexes. Les souverains y donnent l'exemple du respect pour la religion, ils la soutien-

nent, ils la protègent; cependant il faut convenir que souvent leur désir de la rendre et plus florissante et plus libre trouve des entraves dans les fâcheuses dispositions des dépositaires de leur pouvoir. Car d'un côté le jansénisme, qui vit en plusieurs contrées de l'Italie, continue de se montrer hostile au saint Siége et aux évêques, et d'un autre côté, les sociétés secrètes étendent leurs ramifications et leur funeste influence jusqu'au pied des trônes de la péninsule. Ajoutons cependant que, sur toute la surface de son magnifique sol, on trouve des écrivains, des prédicateurs, des hommes apostoliques, des ordres religieux, de pieuses congrégations qui en des temps meilleurs, lorsque le moment de la grande moisson sera venu, y ranimeront la foi et la piété dans toute son antique splendeur. En attendant cette époque de salut, Rome et Modène répandent un vif éclat de vérité, par le talent et le zèle de leurs écrivains, et le digne successeur de Saint-Pierre, Grégoire XVI sait élever une puissante voix dans l'église, pour conserver intact le sacré dépôt de la foi et de la discipline.

Enfin, d'anciennes missions sont rétablies aux pays lointains, et le nombre des enfants de l'église catholique s'accroît sensiblement par les travaux de ses infatigables missionnaires dans les îles de l'Océanie et aux Etats-Unis; l'Amérique méridionale elle-même, malgré ses dissensions politiques, a donné récemment de grands sujets de consolation au père commun des fidèles.

D'après ce rapide tableau de l'état de la religion catholique, on peut se convaincre qu'il existe en Espagne, en Portugal, en Angleterre, en Allemagne et dans plusieurs autres contrées de l'univers, des moyens de régénération pour les peuples, et des espérances de victoire pour l'église.

Mais ces espérances s'accompliront surtout à l'époque mémorable où elle reprendra son ancien empire sur le cœur des Français; car nul pays n'exerce sur les nations de l'Europe une influence morale et politique semblable à celle de la France. Tous les événements importants qui s'accomplissent sur ce grand théâtre des passions humaines

retentissent avec force d'une extrémité de notre continent à l'autre. Notre langue est universelle; nos ouvrages sont lus avec avidité; on imite nos mœurs, nos modes, et trop souvent jusqu'aux désordres qui désolent notre terre natale. Nos relations commerciales sont très étendues; nos armées ont fait le tour de l'Europe; et quoique elles aient versé beaucoup de maux sur les divers pays qu'elles ont parcourus, néanmoins les abus réformés en plusieurs états dans les administrations y ont laissé un honorable souvenir de la domination française. Enfin nous jouissons d'une réputation d'esprit et d'urbanité, de bon ton et de générosité, de bravoure et de talent qui accroît encore chez les nations enropéennes notre puissance d'opinion.

Or, combien ne deviendra-t-elle pas salutaire à l'Europe entière, lorsqu'elle servira, non plus à propager l'erreur, mais à répandre la vérité, non plus à provoquer la révolte contre la religion et la royauté, mais à recommander la soumission aux autorités divinement établies pour le main-

tien de la foi, de l'ordre et de la justice! Un tel changement dans les croyances et les mœurs des français paraîtra tenir du prodige; les nations y reconnaîtront l'ouvrage du Très-Haut; les méchants perdront courage et diront : notre principal appui nous manque et notre empire tombe en ruines. Et la France, qui est le pivot sur lequel roule le monde civilisé, deviendra toute-puissante pour le bien, comme elle a été toute-puissante pour le mal. Enfin, par un acte de son infinie bonté, Dieu daignera répandre un souffle de vie sur les germes de salut qu'il a jetés dans le sein blessé de plusieurs peuples, et une ère nouvelle de paix et de gloire commencera pour l'église catholique.

Il paraît en effet digne de la sagesse éternelle de la faire triompher par l'entremise de la nation qui l'a plongée dans l'affliction et l'opprobre. Les hommes de l'impiété et de l'anarchie ont encore les yeux fixés sur elle, et fondent sur sa puissance un criminel espoir; et voilà que Dieu lui donnerait la mission d'abattre l'orgueil des ennemis de

son épouse chérie; et, dirigée par son bras invincible, elle les refoulerait comme une race impure vers la région de ténèbres d'où ils sont sortis, pour blasphémer le créateur et ravager la terre. Ainsi demeurerait confondue la fausse sagesse du siècle; ainsi jaillirait la lumière des profondeurs du cahos; ainsi sortirait le bien de la source même du mal; ainsi se tairaient et s'humilieraient les passions humaines aux pieds de cette église catholique dépositaire de la vérité, à qui furent promis par l'Homme-Dieu la persécution et le triomphe.

Mais gardons-nous de jeter un regard trop curieux dans les profondeurs de l'avenir, et de vouloir pénétrer trop avant dans les décrets de la sagesse éternelle; car, quoiqu'il plaise à Dieu de se servir souvent des moyens humains pour accomplir ses desseins, il tient aussi en réserve de prodigieux événements qui renversent tous les calculs de notre faible intelligence. Dans la douloureuse situation où se trouvent les fidèles enfants de l'église, il leur importe peu de savoir comment s'accomplira sa victoire sur

le siècle; il leur suffit de croire qu'elle aura lieu.

O vous qui vous laissez abattre par la grandeur des maux qui pèsent sur la religion catholique, regardez le ciel et ne craignez rien; ouvrez les livres saints où sont écrites les magnifiques promesses faites à l'église, et souvenez-vous qu'elles lui garantissent une éternelle durée. Or, que peuvent les hommes contre Dieu? Ont-ils le privilége de rendre vaines ses promesses?

Fidèles enfants de Dieu, épars sur la terre de saint Louis, rappelez-vous aussi, comme des pensées de foi et d'espérance, les grands événements qui, durant une longue période de seize siècles et au delà, ont sauvé l'église de France de tous les périls, et croyez que la Providence veille pour son salut, comme une tendre mère sur les jours du fils aîné de ses douleurs; et, si pour l'accomplissement d'un décret de justice et de miséricorde, cette église chérie du Très-Haut devait subir encore une nouvelle épreuve, chassez loin de vos esprits la fu-

neste pensée qu'elle succomberait dans la lutte. Non, elle ne succomberait pas; elle triompherait! non, elle ne perdrait point la foi; elle la conserverait pure au prix même de son sang; et loin de ternir sa gloire par une lâche défection, elle se purifierait de ses moindre taches par de mystérieuses souffrances, afin de se présenter plus sainte et plus belle aux regards de son divin époux; et s'il arrivait que ses ennemis, enivrés de leurs succès, poussassent vers le ciel d'affreux cris de victoire, semblables aux rugissements de l'enfer, bientôt le fils de Dieu descendrait des hauteurs de son éternité vers le théâtre de leurs crimes pour les châtier, et il lui suffirait de les toucher avec sa croix, pour les réduire en poussière.

Enfants bien-aimés de l'église, telles doivent être vos pensées au jour de la dernière tribulation qui vous est peut-être réservée dans un prochain avenir. Dieu a daigné jeter trop de germes de salut au sein de l'église de France; il vous a donné trop de motifs d'un saint espoir, pour qu'il vous soit permis de vous livrer à un esprit de terreur. Dites

plutôt, au moment de l'épreuve, avec un sentiment d'inébranlable confiance, avec un courage de fer qu'aucun malheur ne soit capable de briser : le règne des impies est éphémère.... L'heure de notre délivrance va sonner..... Prions et combattons. Dieu est avec nous!

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE.

ERRATA.

Page 22, ligne 21, au lieu de *sacriléges injustes*, lisez *sacriléges insultes*.

Page 57, ligne 16, au lieu de *foi vive*, lisez *piété vive*.

